

Sous la direction de Thierry FABRE et Robert ILBERT

Parler de la Méditerranée n'a pas le même sens, selon que l'on se trouve en Italie ou en Espagne, en Grèce ou en Turquie, en France ou en Egypte, au Liban ou au Maroc...

C'est justement pour découvrir la diversité de ces regards et comprendre comment ils ont été façonnés à travers l'histoire que ce travail sur " les représentations de la Méditerranée " a été lancé. Cette série de livres en est l'aboutissement. Dix chercheurs et dix écrivains de dix pays (Maroc, Tunisie, Egypte, Liban, Turquie, Grèce, Italie, Espagne, France et Allemagne) ont travaillé ensemble durant près de deux ans pour tenter de mieux comprendre ce que signifie l'idée de la Méditerranée, d'une rive à l'autre.

Représentations contrastées d'une Méditerranée plurielle, qui se retrouve dans cette multiplicité de regards et se révèle comme une source d'écriture, territoire de l'imaginaire où prennent forme de nouveaux récits.

Cette série de textes inédits nous offre une occasion rare de découvrir la mosaïque des représentations de la Méditerranée.

Elias KHOURY est écrivain. Il a notamment publié chez Arléa, *La Petite Montagne*, *Un parfum de paradis*, *Le petit homme et la guerre*. Il dirige le supplément littéraire du quotidien libanais *an-Nahar*.

Ahmad BEYDOUN est sociologue et écrivain. Il enseigne la sociologie à l'Université libanaise. Il a notamment publié *Le Liban, Itinéraires dans une guerre incivile* (Karthala-Cermoc, 1993).

Les représentations de la
Méditerranée

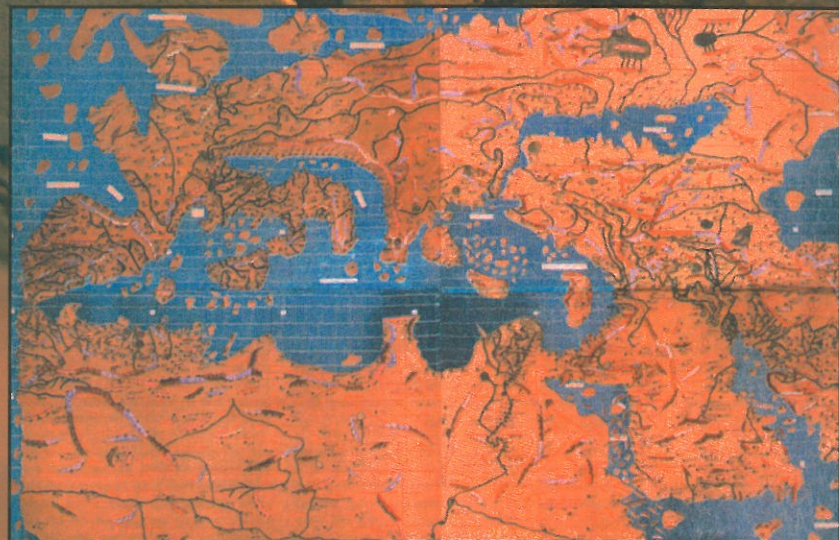
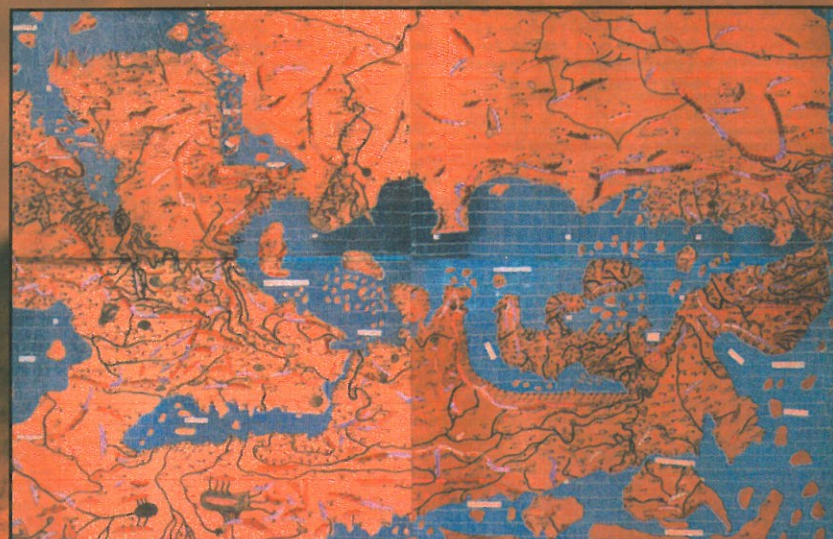


Elias KHOURY – Ahmad BEYDOUN

Les représentations de la
Méditerranée

La Méditerranée libanaise

Elias KHOURY
Ahmad BEYDOUN



ISBN : 2-7068-1450-0



961453.8

Prix : 32 FF

MAISONNEUVE & LAROSE




La Méditerranée Libanaise



MAISONNEUVE & LAROSE

Les représentations de la Méditerranée

Programme de recherche dirigé par la
Maison méditerranéenne des sciences de l'homme 

Coordinateur du programme : François Siino
Secrétaire de rédaction : Gisèle Seimandi

Ce programme de recherche a été soutenu par :

la Commission européenne
le Ministère français des Affaires étrangères
la Fondation européenne de la culture
la Fondation René Seydoux pour le monde méditerranéen
la Région Provence Alpes Côtés d'Azur
le Département des Bouches-du-Rhône

Remerciements à la Fondation du Roi Abdul Aziz de Casablanca
et à l'Université libanaise de Beyrouth pour leur accueil

Couverture : Le Planisphère de Muhammad al-Idrissi,
géographe arabe mort en 1166 (détail)

Les représentations de la
Méditerranée

sous la direction de Thierry FABRE et Robert ILBERT

**La Méditerranée
libanaise**

**Elias KHOURY
Ahmad BEYDOUN**

MAISONNEUVE & LAROSE

Elias KHOURY
Beyrouth
et la Méditerranée
Langue double,
langue plurielle

Texte traduit de l'arabe par Luc BARBULESCO

Catalogage Electre-Bibliographie

Khoury, Elias ; Beydoun, Ahmad

La Méditerranée libanaise. – Paris : Maisonneuve et Larose, 2000.

(Les représentations de la Méditerranée / dir. Th. Fabre et R. Ilbert, 4)

ISBN : 2-7068-1450-0

Dewey : 892.22 : Littératures chamito-sémitiques. Littérature arabe.

Textes

Public concerné : tout public

© Maisonneuve et Larose, 2000
15, rue Victor-Cousin 75005 Paris
www.maisonneuve-et-larose.com

Au début du mois d'octobre 1988, Beyrouth fut le théâtre d'un phénomène curieux : des groupes d'hommes et de femmes, avec quelques enfants, marchaient rue Hamra en arborant des chemises portant le mot : « Excusez-nous », et en distribuant des tracts dont le texte faisait référence aux croisades ...

Que faisaient donc à Beyrouth ces Européens et ces Américains ?

Suffit-il d'un petit défilé d'une poignée de protestants occidentaux pour se faire pardonner des guerres qui ont duré pendant deux siècles, il y a fort longtemps ?

Aussi bien les Beyrouthins accueillirent-ils le phénomène avec un intérêt mêlé de scepticisme ; une ville, qui est sortie d'une longue guerre civile par la sagesse de l'oubli, ne pouvait qu'être étonnée de voir ce réveil soudain de la mémoire occidentale, sous les apparences de l'innocence. De leur côté, les médias libanais, à quelques exceptions près, traitèrent cette procession pénitentielle avec une certaine indifférence, et l'Église catholique s'en dissocia complètement.

Je ne veux pas m'étendre sur cet épisode marginal et sans lendemain, qui eut néanmoins cet effet, pour mon compte, de me rappeler des histoires de familles libanaises descendant, dit-on, de princes croisés.

De fait il existe au nord du Liban, et en particulier à Tripoli, un certain nombre de familles musulmanes portant des noms curieux : Deguise, Champaur, Prince... Une légende fait remonter ces familles à des origines « franques », mais on ne dispose, pour toute étude, que d'un article publié, sur la base d'une enquête, par Nicolas Taamé, dans le supplément culturel du journal *al-Nahar*.

Naturellement, il n'y a aucun rapport entre ces familles, qui sont toutes musulmanes, et le défilé pénitentiel, à Beyrouth, de chrétiens occidentaux. Aussi bien les membres de ces familles tripolitaines ne cherchent-ils pas à tirer gloire d'un passé mal établi et reculé dans le temps. Une histoire, dont l'authenticité n'est pas garantie, circulait pendant la guerre civile, celle d'un homme qui, au plus fort de cette guerre qui poussa des milliers de Libanais à émigrer, tenta de s'établir en France, et qui, se trouvant issu d'une de ces familles « franques », voulut « recouvrer » sa nationalité d'origine.

Cet homme alla déposer cette étrange demande au Consulat de France, mais ce fut pour se heurter à des regards moqueurs, et d'entendre répondre, de la façon la plus définitive, que les croisés n'étaient pas français, mais francs, et que sa demande, par conséquent, n'avait aucune chance d'être acceptée.

Cette réponse des services consulaires est exacte d'un point de vue historique : l'idée d'État-nation, sur laquelle s'est fondée la République française, s'est constituée sur les ruines des principautés féodales, qui étaient, à leur tour, la base de l'organisation des croisades.

Je ne sais pas si le descendant libanais des croisés se sera satisfait de l'argument, mais le problème mérite, en tout cas, d'être mis en rapport avec un événement qui reste gravé dans la mémoire arabe moderne, celui de la visite rendue par le général Gouraud, après l'occupation de Damas par l'armée française, à la fin de la Première Guerre mondiale, au tombeau de Saladin. Le général français, devant le tombeau du chef de guerre qui avait chassé les croisés de Jérusalem, prononça cette phrase demeurée célèbre : « Nous voici de retour ».

Comment donc un général français peut-il se réclamer des princes des royaumes croisés qui s'étendaient le long des côtes syro-libano-palestiniennes, quand cela même est interdit à un citoyen libanais qui a tout perdu dans la guerre et cherche à émigrer en France ?

Au demeurant cette anecdote n'a peut-être pas grande signification. La mémoire des croisades, dans le monde arabe d'aujourd'hui, ne s'éveille qu'aux moments de crise majeure, et elle n'est guère présente dans la littérature, sinon de manière allusive dans la poésie palestinienne, et, bien sûr, dans le livre historique d'Amin Maalouf ; rien de comparable à la présence symbolique considérable du thème andalou, par exemple. On constate la même absence du thème des croisades dans la littérature israélienne, à l'exception d'un récit d'A. B. Yehoshua : *Face aux Forêts*.

Toutefois l'anecdote a le mérite de révéler la duplicité de la langue ; le fort l'utilise comme il veut, et celle-ci ne peut que refléter le rapport de forces, tout en couvrant les failles morales de la situation par des manœuvres rhétoriques.

Loin de moi l'idée d'accroître, par ce préambule, l'ambiguïté qui enveloppe l'idée méditerranéenne. Quoi qu'il en soit, la question de la Méditerranée peut nous entraîner dans un nouveau malentendu sur les croisades. Nous avons éprouvé cela dans le passé, lorsque l'approche méditerranéenne de Taha Hussein s'est heurtée à la logique coloniale qui prévalait alors, dans l'Égypte des années trente. Nous avons vu, aussi, plus récemment, comment l'approche libanaise, qui faisait partie du combat pour l'identité, s'est transformée pour entrer dans la causalité de la guerre civile.

Je ne veux pas non plus poser des questions qui nous conduiraient à d'autres questions : existe-t-il une Méditerranée possédant une dimension culturelle, ou bien cette problématique tire-t-elle son actualité de circonstances politiques dictées par la nécessité ? Est-il vrai que les deux rives de la Méditerranée ont la capacité d'entrer en dialogue ? Ou bien les points de contact géographiques restent-ils liés à la mémoire coloniale : le détroit de Gibraltar, qui sépare et relie l'Afrique et l'Europe, la Palestine, qui sépare et relie l'Afrique et l'Asie ?

S'agit-il d'un véritable dialogue, à plusieurs intervenants, ou bien d'un monologue prenant l'apparence du dialogue, une

voix et son écho, un désir et son objet, la virilité et la féminité ?

Il vaudrait mieux que je commence par Beyrouth, puisque c'est cette ville, au sortir de la guerre, qui s'est trouvée être une sorte d'espace exemplaire, où se déploie le conflit des valeurs, et se révèlent les potentialités de la région tout entière, dans la période d'après la chute du mur de Berlin.

Loin de moi l'idée d'encourager par là l'usage de ces expressions emphatiques qui ont cours dans le champ de la vie libanaise ; on se souvient sans doute de ce que disait Gorbatchev, lorsqu'il exprimait ses craintes devant les risques de décomposition de l'Union soviétique : il parlait alors de « libanisation », et cette formule est devenue l'un des traits de la fin du siècle, se substituant à celle de « balkanisation », en dépit du fait que les Balkans, et les guerres balkaniques présentent des aspects plus complexes que la situation libanaise.

J'aimerais plutôt vous inviter à venir avec moi à Beyrouth, explorer ensemble les rapports qu'entretient cette cité qui regarde la mer avec son présent et son avenir ; peut-être découvrirons-nous, au travers de son expérience, des traits caractéristiques susceptibles d'être généralisés à l'ensemble de l'expérience méditerranéenne.

La guerre libanaise s'est achevée sur un accord régional et international établissant une sorte de régime politico-économique incomplet. Le Liban est sorti de la guerre très diminué pour ce qui est de son indépendance, et la société civile libanaise en est sortie détruite, mise en pièces. Il n'est rien resté de l'unité de l'ancienne société, sinon, d'une certaine façon, le pluralisme foncier de Beyrouth, que la guerre avait tenté de faire éclater, en traçant cette « ligne verte » qui transformait la ville en une juxtaposition de villages dénués de centre ; or c'est le centre d'une cité qui est le lieu où se fait la fusion de toutes ses composantes diverses.

Cette logique de partition s'est étendue jusqu'à la mer, puisque le port de Beyrouth, qui était la fenêtre du Liban et

son regard sur le monde, se trouvant paralysé, il y avait désormais deux mers, et non plus une seule. Le Beyrouth d'aujourd'hui, en ces temps nouveaux de la « paix libanaise », se précipite avec un appétit sans égal dans la voie de la reconstruction, et les plans de cette reconstruction révèlent, dans toute leur ambiguïté, les choix culturels qui ont été faits.

Voulons-nous faire de cette cité une ville « mondiale », c'est-à-dire, en fait, américanisée ? Ou bien une ville orientale ? Ou encore, une ville pluraliste ?

Pendant les premières années de l'après-guerre, un débat intense s'est trouvé suscité autour de la reconstruction et des plans proposés par la société foncière ; et malheureusement les positions des intellectuels et des architectes, préconisant une restauration de la ville et de son tissu social, se sont heurtées à une fin de non-recevoir sans appel des grands promoteurs proches du pouvoir politique. La première conséquence de cela s'est traduite par la destruction de la plus grande part du Beyrouth ancien – ce que l'on appelait le centre-ville commercial –, par le comblement d'une partie de la baie et la mise en œuvre d'un projet immobilier gigantesque faisant de la ville une sorte de centre d'affaires, d'où les marchés anciens étaient chassés, avec les représentants des classes moyennes et pauvres.

Ce choix-là n'a pu s'imposer à Beyrouth que parce que la société libanaise, épuisée par quinze ans de guerre civile, avait perdu toute capacité de résistance, tout pouvoir de décision, et s'était abandonnée, sous la contrainte, aux rêves grandioses de ses reconstituteurs – lesquels l'ont précipitée dans une crise économique terrible. Ces mêmes pratiques « reconstitutrices » ont introduit un modèle consumériste profondément ambivalent : d'un côté se développe un mode de vie moderne, et de l'autre une misère croissante pousse au repli dans le cocon des traditions. C'est ainsi que la ville se partage à nouveau, et que la paix, loin de l'unifier, entretient sa division.

C'est là que se trouve la différence entre Beyrouth et Beyrouth.

La ville où nous sommes nés, où nous avons vécu, était une ville diverse, pluraliste.

Mais ce nouveau Beyrouth que l'on veut imposer par la force de l'argent et du pouvoir politique est une ville double.

La distinction à faire entre pluralisme et division est la clé de la compréhension de cette ville – qui était peut-être la dernière cité cosmopolite sur cette rive de la Méditerranée.

Lorsque je parle de pluralisme, je n'évoque pas les connotations nostalgiques qui peuvent être associées à ce mot – bien que la nostalgie ne puisse être mise entre parenthèses, pour des hommes de ma génération, qui ont vu leur propre vie, puis leur ville, détruites par la guerre.

C'est la réalité ambiguë de Beyrouth qui a créé ce pluralisme beyrouthin : la ville moderne est née au siècle dernier, fusion de deux capitales, celle de la Mutasarrifieh du Mont Liban – dont elle ne faisait pas géographiquement partie – et celle d'un vilayet ottoman dont elle cherchait à se dégager.

Puis la ville s'est développée à nouveau après la chute de la Palestine et la destruction du port de Jaffa. Une comparaison entre ces deux cités méditerranéennes voisines que sont Beyrouth et Jaffa serait intéressante, et révélatrice des profonds changements survenus dans cette région, depuis les débuts de la colonisation sioniste, et jusqu'à l'établissement de l'État d'Israël en 1948, au prix de l'expulsion de l'immense majorité des Palestiniens.

Une troisième étape du développement de Beyrouth, dans les années cinquante et soixante, a été marquée par l'accueil des capitaux arabes fuyant les nationalisations, et de la culture fuyant la répression.

Ce développement en trois temps, intervenu en l'espace d'un siècle, a fait une capitale d'une petite ville oubliée ; mais c'était une capitale à la recherche de son pays, une ville très peu libanaise, en fait, de par son modèle de vie qui différerait totalement des coutumes pratiquées dans les communautés libanaises ; ce n'était pas davantage une ville arabe, mais

plutôt le point d'équilibre des forces arabes, lieu géométrique qu'aucun régime arabe n'a pu s'approprier.

C'est donc cette ambiguïté à plusieurs niveaux qui a créé le pluralisme beyrouthin, lieu de coexistence de différents modes de vie, de différents idiomes et accents, dans une atmosphère de liberté des échanges et de démocratie relative.

Or le pluralisme ne peut vivre qu'à l'ombre de la démocratie, et ne prospère qu'à l'abri d'un équilibre social en renouvellement constant.

Mais qu'est-ce qui survient à Beyrouth lorsque s'installe la paix ?

Venez avec moi jeter un regard sur cette mer qui entoure Beyrouth de trois côtés, et constater qu'on ne trouve plus la mer...

Voilà la grande question qui dépasse, à mon sens, le problème des styles d'architecture et des pseudo gratte-ciel occupant toute l'étendue. Car lorsque la mer elle-même en vient à perdre son caractère public, lorsque le comblement anarchique de portions de l'espace marin, à des fins de construction, ferme aux habitants de la cité l'accès à la mer, il convient alors de poser à nouveau la question du rapport de la ville à elle-même, la question de sa nature culturelle et sociale, et celle du pluralisme.

Interrogeons-nous donc sur la relation qui lie cette langue double que nous révèle le mot du général Gouraud à Damas et l'existence double qui tente de s'imposer à Beyrouth aujourd'hui.

La langue double exprime un rapport de forces, le colonisateur possède la langue et le colonisé possède le silence – l'observation de l'expérience algérienne peut nous faire comprendre cela, cette expérience qui, loin de s'achever avec l'occupation étrangère, s'est poursuivie sous des régimes post-coloniaux, révolutionnaires, et aboutit à ce lac de sang où l'Algérie se débat depuis quelques années.

La langue double exprime la domination, c'est une langue masculine par excellence. La littérature arabe moderne a

tenté de renverser les termes de l'équation, au niveau de l'imaginaire romanesque, en créant un schéma que l'on pourrait appeler : la féminisation de l'Occident. Cette trajectoire, commencée avec *Un oiseau d'Orient* de Tewfik el-Hakim, s'est achevée avec le roman de Tayeb Salih : *La saison de la migration vers le nord* en passant par le *Quartier latin* de Suhayl Idrîs et d'innombrables autres œuvres. Ce schéma exprime, à mon sens, les relations de domination, ses mécanismes et ses langages, au travers de la relation au corps de l'autre ; et le corps de l'autre est féminin, alors que le « je » du narrateur est masculin. La relation naît d'un mélange de deux imaginaires : un imaginaire orientaliste, et un imaginaire proprement oriental, représenté par l'homme arabe. Il est intéressant de remarquer que toutes les rencontres entre les deux parties se déroulent dans des villes d'Europe, là où l'étudiant arabe vient faire ses études, là où se déploient les diverses expériences personnelles, pour converger au point symbolique où la vie personnelle traduit le caractère inégal de la relation amoureuse.

Cette image de la femme d'Occident dans le roman arabe peut servir de modèle à la langue double qu'emploie le personnage dans sa nouvelle vie : c'est à la fois la langue de la vengeance et celle de la réconciliation. Il se venge de son ennemi par des pratiques qui tiennent du viol et de l'amour, et il se réconcilie avec la réalité de son pays de différentes manières. Il est assez amusant de noter que cette relation a revêtu dans le contexte palestinien, une forme tout à fait palpable : le romancier Anton Shammas rapporte avoir lu dans un journal israélien qu'un proxénète avait fait venir des prostituées dans la bande de Gaza en les habillant de l'uniforme des femmes-soldats de l'armée israélienne – ceci se passait avant l'Intifada et l'établissement de l'autonomie. Le Palestinien soumis à l'occupation pouvait ainsi coucher avec une femme vêtue en soldat israélien, comme si la réalité s'était mise à imiter la littérature, ou encore comme si le rapport

entre la biologie et l'idéologie avait pris un aspect concret, par la transformation des désirs et des fantasmes en réalités.

La représentation romanesque arabe n'a pu dépasser cette opposition simpliste que dans des œuvres récentes, au demeurant peu nombreuses, comme par exemple, *L'amour en exil* de Baha Taher, où le symbolisme fait place à une relation humaine ordinaire, ou *L'Homme précédent* de Mohamed Abi-Samra, où la femme désirée n'est plus la femme occidentale blanche.

D'ailleurs cette opposition du masculin et du féminin, avant de se manifester dans le roman arabe moderne, se trouvait déjà dans les écrits orientalistes, et les récits de voyage européens, qui décrivent volontiers un Orient féminisé, caractérisé par le harem, le voile et le hammam.

Ce jeu du masculin et du féminin recoupe un sentiment général dans le monde méditerranéen, évoqué par Bourdieu dans son ouvrage récent : *Le Pouvoir mâle*, où il parle de la question de l'honneur et de la honte, que l'on rencontre partout dans les pays méditerranéens.

Sans doute trouvons-nous, dans les œuvres littéraires, comme un miroir brisé qui reflète cette question et joue avec ses significations, en en faisant le symbole de ce combat incessant qui agite cette région du monde depuis que l'Empire ottoman est devenu l'homme malade de l'Europe, et que la campagne de Bonaparte en Égypte a donné le signal de la modernisation, des troubles, des conquêtes et des révoltes. Les choses ont évolué, en Orient arabe, dans le sens d'une domination européenne établie sur les ruines de la grande révolte arabe, domination qui a conduit la région, par la déclaration Balfour, et la création de l'État israélien, à ce bouillonnement perpétuel que nous observons.

En lisant le roman de Tayeb Salih déjà cité, œuvre passionnante qui a peut-être inauguré ce que l'on appellera le roman post-mahfouzien dans la littérature arabe moderne, je me demandais pourquoi la rencontre entre Mustafa Saïd et

les autres n'avait pas eu lieu au Soudan, pourquoi l'auteur avait dû faire de son héros un étudiant expatrié à Londres pour pouvoir écrire de manière aussi claire et directe sur la famille coloniale...

Cette question recevra une réponse littéraire, liée, à mon avis, aux mécanismes de la Nahda de la seconde moitié du XIX^e siècle ; la Nahda s'est fondée sur des prémisses culturelles, et l'influence des idées de la Révolution française est manifeste, depuis le cheikh Rifa'at al-Tahtâwî, qui accompagnait à Paris la première mission d'étudiants envoyée en France par Méhémet Ali, jusqu'à Faris Chidyaq qui écrivit à Paris, lui aussi, son chef-d'œuvre : *La jambe sur la jambe*, et enfin Gibran, émigré en Amérique et résidant brièvement à Paris.

Peut-être Tewfik el-Hakim, Tayeb Salih, Suhayl Idrîs et leurs successeurs ont-ils eu le sentiment d'accompagner le cheikh Rifa'at dans son voyage parisien, ou bien qu'ils se situaient dans la continuité de Taha Hussein, qui abandonna ses études à al-Azhar pour aller en France, et redécouvrir la racine grecque commune aux cultures arabe et européenne ; son appel à la prise en compte d'une dimension culturelle méditerranéenne venait cependant trop tôt, en une conjoncture défavorable marquée par le projet colonial.

Mais si je tente de trouver une réponse libanaise à cette question littéraire que je viens de poser, je risque à nouveau l'ambiguïté.

Beyrouth a vécu dans un calme étonnant les profonds changements qui ont suivi la Première Guerre mondiale. La ville n'a pas cherché à définir précisément son identité, alors même qu'elle se transformait, devenant la capitale de l'État du Grand Liban, proclamé par le général Gouraud en 1920, de capitale *de facto* de la Mutasarrifieh du Mont-Liban qu'elle était jusque-là. On n'observe pas de mouvement de résistance, au rebours de ce qui se passait à Damas, dans le djebel Druze, et même dans certains secteurs de la Bekaa. Il n'y aura pas de

révolte populaire à Beyrouth, sinon à la veille de l'indépendance, en 1943, après que le rapport de forces eut été modifié en faveur de la Grande-Bretagne.

C'est qu'à Beyrouth le combat pour l'Orient s'est trouvé mêlé avec le combat en Orient, l'Orient étant donc tout autant un lieu qu'un enjeu.

Pendant que la région vivait dans l'effervescence et la divison, la ville croissait et se développait, et ce développement de Beyrouth, pendant les années cinquante et soixante, peut bien avoir été partie prenante à cette effervescence, et même un de ses effets. La ville a abattu son ancien rempart, pour s'étendre sur la mer, comme un navire. Je me souviens d'une conversation avec le romancier palestinien Jabra Ibrahim Jabra, après la publication de son roman intitulé *Le Navire* qui contient des récits palestiniens et irakiens. Je lui demandai quelle place tenait Beyrouth parmi tous ses navires. Mais Jabra, qui résidait à Bagdad, et participait à la revue *Shi'r* (*Poésie*) paraissant à Beyrouth, refusa ce jour-là d'entrer dans mon hypothèse qui assimilait Beyrouth à un navire. À l'instar de nombre d'intellectuels arabes qui avaient trouvé là un lieu d'expression de leur liberté, il voyait cette ville comme un refuge stable et sûr, et il n'était pas prêt à considérer que cette cité, qui se jette dans la mer, ressemble à un navire qui aurait jeté l'ancre dans l'océan arabe, mais qui ne pourrait résister aux flots tumultueux qui allaient l'assaillir de tous côtés.

Beyrouth, espace culturel, était un lieu de rencontres. À son extrémité orientale se trouve l'Université Saint-Joseph des Jésuites, et à l'ouest l'Université américaine, fondée par des missionnaires protestants. Entre ces deux points, le mouvement culturel et étudiant bouillonnait, en quête de nouveau ; cette nouveauté allait trouver son lieu à l'Université libanaise, fondée au début des années cinquante par les manifestations étudiantes.

Cette relation nouvelle entre Beyrouth et la mer, née au siècle dernier de la transformation de la ville en port

d'exportation de la soie libanaise vers Lyon, lui permit de dépasser les simples nécessités commerciales liant la côte à l'arrière-pays pour développer une dimension proprement culturelle.

C'est à Beyrouth que se formula la poésie moderne, et que put s'opérer la désacralisation de la forme poétique ancienne ; à Beyrouth encore que se manifestèrent les deux tempêtes intellectuelles – l'existentialisme et le marxisme – qui allaient ébranler les bases de la pensée arabe classique.

Cette culture que produisait la ville lui ressemblait beaucoup : elle aussi voguait comme un navire au-dessus de Beyrouth. Toutefois, l'heureuse navigation de ces deux navires restait dépendante des vents qui soufflaient sur la région. Et la modernité arabe en vint à craindre une menace similaire à celle qu'avait affrontée la Nahda. Si la renaissance arabe avait été une tentative pour maintenir la langue, et la moderniser, par crainte de la menace de turcisation, qui allait de pair avec la montée des mouvements nationaux, la modernité, pour sa part, cherchait à réagir à la menace de la langue double, que parlaient les puissances coloniales. C'est pourquoi la modernité élaborait sa propre langue double : une langue nationale et traditionnelle par certains de ses aspects, et, par d'autres aspects, nouvelle et conquérante.

Pour nous, Beyrouth était une ville double : face au bleu de la mer, elle nous apprenait l'aventure, la découverte et le départ vers les lointains ; mais dans ses ruelles et ses avenues, nous vivions une existence que l'on peut qualifier de traditionnelle et stable ; entre aventure et tradition, le port faisait office de gare maritime pérenne d'où partaient, sans discontinuer, les émigrations libanaises.

Puis est venue cette longue guerre, pour nous apprendre l'amertume de l'histoire et ses bouleversements.

Qu'est-ce qu'un navire brisé peut dire à la mer ?

Voilà la question dont j'ai tenté jusqu'à maintenant de différer la réponse, mais à laquelle je ne peux plus échapper.

Vais-je fournir une réponse conventionnelle, parler de ma relation personnelle à la mer, de mon rêve de voir souffler des vents favorables, qui permettraient à mon navire de partir vers le large ?

Ou bien vais-je essayer d'aborder les questions graves et essentielles qui sollicitent aujourd'hui Beyrouth et le monde arabe, vais-je rechercher un moyen de créer, à partir des contradictions majeures de notre histoire, la possibilité d'une nouvelle relation entre ces deux langues doubles que sont la langue occidentale et celle de Beyrouth ?

Qui sait si ma proposition ne prendra pas la forme d'un appel à mettre un terme à la langue double...

Afin d'éviter de répondre aux questions difficiles, on peut recourir au passé mythique, c'est peut-être pour cette raison que Beyrouth a tenté de présenter d'elle-même une certaine image, issue de son passé, et qui va de pair avec cette fièvre archéologique qui a saisi le centre-ville, dans le cadre des démolitions exigées par les projets immobiliers de la société foncière déjà évoquée. Un bel exemple de ce recours au passé nous est donné par la grande exposition sur la culture libanaise organisée à Paris par l'Institut du monde arabe : l'image du Liban est présentée au prisme de l'archéologie et du mythe, aux couleurs du passé phénicien, romain, byzantin... ; et lorsqu'on envisage le présent, c'est au travers des tableaux aux accents prophétiques de Gibran Khalil Gibran.

Le voyage mythique nous dispense de répondre aux questions difficiles. Nous évoquons les vaisseaux phéniciens qui parcouraient la Méditerranée, et la lettre qui, de Byblos, a émigré jusqu'aux confins du monde, et Cadmos, Europe, les philosophes de Tyr, et nous achevons ce voyage aux rives de la Beyrouth moderne, qui est fenêtre et balcon sur le monde, et lieu de rencontre...

L'archéologie ne fournit pas de réponses, elle crée plutôt une sphère mythique où nous aimons nous reposer, en nous persuadant de la pérennité des choses transitoires, en nous

permettant de nous asseoir au bord du volcan ; après tout, si les sept fameux tremblements de terre de Beyrouth, qui ont détruit la ville, n'ont pas empêché sa reconstruction, pourquoi ne pas vivre tranquilles, aujourd'hui encore, au bord de cette faille sismique, et ne pas recourir aux légendes, qui, par le rempart qu'elles constituent, nous protègent des questions difficiles....

Nous avons encore la possibilité du recours aux souvenirs personnels ; je peux raconter les rapports qui lient la « Petite Montagne », c'est-à-dire le quartier d'Achrafieh, où je suis né, à la mer et à la montagne, je peux dire ce sentiment qui était le mien, quand j'étais enfant, de richesse culturelle et de diversité ; diversité qui était celle du pluralisme religieux à Beyrouth, et richesse qui venait de ma faculté de faire la synthèse entre une appartenance chrétienne orientale héritée et une participation au monde islamique arabe, du fait de ma propre culture ; joignez à cela le sentiment de faire partie de la culture mondiale, développé en moi par l'enseignement de Raïf Khoury et Omar Fakhoury, par la lecture de *L'étranger* de Camus, de *La Nausée* de Sartre, et par le rêve de Marx de conquérir le ciel.

Je pourrais aussi faire appel à cette amitié du soleil et de la mer, qui fait de Beyrouth une des villes parsemant le rivage qui s'étend du Maroc à la Grèce, et de l'Italie à la France ; j'attribuerais alors la résistance de ma ville aux catastrophes et aux conflits à cette nonchalance méditerranéenne bien connue, et à la sagesse ancienne qui fait du juste milieu la meilleure voie.

Mais je ne recourrai pas à ces réponses toutes faites, qui ont toujours jusqu'à présent, fait écran au problème fondamental qui se formule par ces deux questions. La première, interne, qui se rapporte à la relation de moi-même à moi-même, et à la notion d'identité, la seconde, externe, qui tient au rapport du moi et de l'autre, et se trouve liée à la problématique de l'identité.

Ces deux questions, à vrai dire, relèvent de cette problématique de l'identité, autour de laquelle il aura fallu que

coulent des fleuves d'encre et des rivières de sang pour que nous découvriions, finalement, qu'elle est sans doute fallacieuse, et que si notre histoire sanglante nous a convaincus de quelque chose, c'est de la nécessité de partir de la notion de pluralité des identités.

La première question a pris, dans l'histoire culturelle du Liban et du monde arabe, des formes qui peuvent aujourd'hui sembler comiques, en dépit de leur aspect tragique. S'interroger sur la phénicianité comme identité culturelle, ou la libanité comme cadre géographique constant, revenait à mettre un paravent devant la réalité d'un conflit confessionnel dont la guerre civile a montré la folie et l'absurdité. De même que la volonté obstinée de lier l'identité arabe – langue et culture – au concept d'État-nation, concept européen a conduit la région à une impasse ; et ce d'autant plus que le seul État-nation de la région à s'être construit sur le modèle européen, Israël, se trouve en confrontation avec son environnement, confrontation inégale à tous points de vue.

L'idée méditerranéenne elle-même a été utilisée dans ce débat identitaire, mais ce fut, à une certaine période, pour être présentée comme l'opposée de l'idée arabe, et se trouver liée à des fantasmes orientaux et coloniaux, ce qui eut pour conséquence de lui faire perdre sa signification dialectique.

Quant à la seconde question, celle du rapport du moi et de l'autre, elle est partie prenante à cette période douloureuse et sanglante que fut la période coloniale, marquée par les épisodes de Suez, de l'Algérie, du Yémen du Sud. Cette problématique abritait des courants de pensée qui faisaient de l'Autre (occidental) un ennemi et un modèle tout ensemble, un objet de refus, dont on subissait néanmoins l'influence multiforme. Ce que l'on manquait à percevoir c'est cette dialectique de la relation, qui se développe au sein de la contradiction.

Ce thème de l'identité est donc apparu comme une réponse à l'expansion coloniale européenne dans le monde

arabe, et la question palestinienne a contribué de manière considérable à enraciner le malentendu entre le monde arabe et l'Europe. Il n'est pas sûr aujourd'hui, après toutes les évolutions récentes, que ce malentendu soit destiné à se dissiper complètement.

Pouvons-nous dire que nous sommes désormais libérés de cette question de l'identité, et que les leçons tirées de la période post-coloniale, et en particulier de la guerre civile libanaise, nous permettent de redéfinir notre culture libanaise et arabe sur les bases du pluralisme, du métissage, de la diversité ?

Oui et non.

Oui, parce que l'orientation générale prise par l'évolution culturelle et politique dans le monde d'après la guerre froide nous impose cette conclusion.

Non, parce que les graves difficultés que rencontre aujourd'hui le monde arabe – un monde arabe encore dominé par des régimes militaires ou quasi-militaires, et maintenu dans une instabilité permanente du fait des revers répétés infligés par la machine de guerre israélienne et américaine – pourraient entraîner un repli sur une identité close et immobile.

C'est entre ces deux termes, positif et négatif, que se déploie la question de notre rapport à la Méditerranée culturelle.

J'aimerais pour ma part introduire trois nouvelles questions qui peuvent résumer l'essence de la problématique méditerranéenne. Car il ne suffit pas de reconnaître une racine culturelle commune à la Grèce et à l'Égypte, ou de considérer la pensée d'Ibn Rochd comme un point de départ de notre aventure intellectuelle, ou encore de faire l'éloge du mode de vie méditerranéen, qui rend nos villes maritimes si proches les unes des autres, il faut, bien davantage, envisager l'avenir, et se demander s'il existe un horizon commun, dans cet avenir.

La première question pourrait porter sur le caractère paradoxal, irrationnel de la situation actuelle, qui voit le Nord s'unir alors qu'il est constitué d'une grande diversité de

cultures et d'identités nationales, et le Sud se désagréger et se trouver soumis à une quasi-occupation militaire américaine, et de surcroît rester isolé, impuissant face à Israël, alors que sa caractéristique principale est l'unité de langue – même si l'arabe contient une grande diversité dialectale et linguistique.

Peut-on sérieusement songer à une complémentarité culturelle si l'on n'a pas tenté, au préalable, de combler ce fossé qui sépare le Nord et le Sud, et de deux façons : en s'opposant aux courants de type raciste et fasciste au Nord, et en travaillant, dans le Sud, dans le sens de la démocratie ?

La deuxième question porterait sur la manière de dessiner la carte de la Méditerranée : est-ce un cercle ? et dans ce cas, comment établir, au sein de cette sphère, des relations qui ne passent pas nécessairement par le pôle français ou allemand, comment éviter les grandes capitales, au plan culturel tout au moins, pouvons-nous lire la littérature italienne, par exemple, ou la littérature grecque, sans avoir recours à la traduction française ou anglaise, est-ce que les Bosniaques pourraient lire des livres arabes sans passer par le truchement parisien ?

La troisième question enfin tourne autour des interférences que l'on observe aujourd'hui entre la culture des immigrés arabes, turcs, kurdes, indo-pakistanaïes et la culture européenne. Serions-nous au seuil d'une nouvelle littérature, portant l'empreinte du métissage, libérée de la domination linguistique, établissant de nouveaux canaux de communication, et, par la rupture avec l'orientalisme, devenant capables de découvrir de nouvelles profondeurs humaines... ?

Ces trois questions constituent la clé d'un nouvel horizon méditerranéen, qui nous fascine aujourd'hui, car il ouvre une fenêtre dans ce mur aveugle qui se dresse entre le Nord et le Sud, et prépare l'avènement d'une relation équilibrée qui se fonderait sur un souci culturel et humain tout à l'opposé de cette culture consumériste que propage la domination du capitalisme sauvage et des valeurs américaines sur le monde.

Assurément Taha Hussein ne rêvait pas lorsqu'il parlait de la racine commune aux cultures arabe et européenne ; bien plutôt il voyait, avec les yeux de son esprit, ce que ses contemporains manquaient à percevoir. Et nous aussi, nous devons nous garder de nous égarer dans des rêves passés ; car le rêve nouveau doit se construire dans la vision d'un horizon d'avenir, à partir d'une nouvelle réalité, imposée par la culture d'aujourd'hui, et la nouvelle situation stratégique, marquée par la domination d'une seule puissance.

Pouvons-nous demander à l'Europe méditerranéenne de se défaire de ses fantasmes coloniaux ?

Pouvons-nous demander au monde arabe de se défaire de ses craintes et de ses méfiances ?

Il est encore trop tôt pour répondre, mais il est d'ores et déjà nécessaire et possible d'élaborer une réponse nouvelle à ces deux anciennes questions.

Dans son beau livre *La cuisine de Ziryab*, Farouk Mardam-Bey écrit : « les politiques finiront par reconnaître que ce qui rapproche les uns des autres les peuples de la Méditerranée n'est pas tant la recherche d'intérêts communs ou la nostalgie d'un hypothétique âge d'or que la conviction absolue, définitive, enracinée chez tous, qu'il n'est d'huile que d'olive ».

Cet arbre béni, qui ombrage l'une et l'autre rive de la mer, nous appelle à une réflexion approfondie sur les moyens de renouveler l'ancienne civilisation, par la vision d'un avenir circulaire encore à inventer autour de cette mer, qui est lassée de sang, et qui se sent, aujourd'hui, menacée de mort.

Ahmad BEYDOUN

Extrême Méditerranée

Le libanisme contemporain

à l'épreuve de la mer

Jusqu'aux premières années de ce siècle, l'histoire du Liban exhibait une assise géographique foncièrement introvertie. La situation du pays sur une carte régionale ne comptait guère parmi les préoccupations des chroniqueurs. Seules les intéressaient les frontières administratives : celles des districts, héritiers, depuis le milieu du ^{xix}^e siècle, des *muqâta'ât*¹ de l'époque dite féodale². La géographie (potentiellement) politique restait d'autant plus implicite qu'elle tenait de l'évidence. Ainsi le Liban était spontanément inclus dans la Syrie et – jusqu'aux lendemains de la Grande Guerre – demeurerait candidat, pour certains, à y jouer un rôle exemplaire. Cependant, le mot arabisé *Sûriyya* n'avait commencé qu'assez tard dans le ^{xix}^e siècle à bénéficier d'un usage généralisé et ne désignait encore, à la fin du siècle, qu'une entité géographique et subséquemment administrative aux contours assez imprécis³ : ce qui permettait encore à un réformiste comme Jouplain, écrivant au début du ^{xx}^e siècle, d'exprimer, sans contradiction apparente, des

1. Sing. *Muqâta'a* : Ici, district ou province où la collecte des impôts était assurée par un *muqâta'jî* (fermier).

2. Il suffit, pour s'en convaincre de consulter, par exemple, les deux « Chroniques » libanaises les plus fameuses du ^{xix}^e siècle. Celle de L'émir Haydar Ahmad Shihâb, remontant au début des années trente du siècle dernier, est dépourvue de toute assise géographique explicite. Celle que Tannûs al-Shidiâq publie en 1859, à un moment où les limites territoriales du Liban étaient âprement débattues, s'ouvre, en revanche, sur d'élégantes et concises notions de géographie libanaise. Cependant cette partie de l'ouvrage ne prétend à aucun rôle explicatif, l'historien se rabattant vite sur un cadre de référence éminemment familial. L'Archevêque Yûsuf al-Dîbs, lui, glanant son « histoire détaillée » des Maronites dans sa monumentale *Histoire de la Syrie*, renonce d'emblée à préciser l'assise géographique de la première ; ce qui laisse entendre encore – nous sommes déjà au début du ^{xx}^e siècle – qu'elle n'est autre que la Syrie entière. Le débat ne tardera pas toutefois à connaître un changement relatif de prémices avec l'ouvrage de Jouplain, (voir plus bas n. 4 et 7) puis avec celui lancé en 1917 par le Mutasarrif Ismail Hakkî et dont Jouplain est d'ailleurs co-auteur. Le lecteur trouvera les références bibliographiques de tous ces ouvrages dans la bibliographie de notre livre cité plus bas, n. 6.

3. Cf. Kamal Salibi, *A House of Many Mansions*, Londres, 1988, chap. 3.

revendications autonomistes en même temps syriennes et libanaises⁴. La Phénicie, de son côté, était tenue pour distincte du Liban. Les autochtones la dénommaient couramment al-Sâhil : terme qui, jusque-là, était la contraction de l'expression Sâhil al-Shâm, le Littoral syrien. Le mot « Phénicie » restait un apanage d'ecclésiastiques, habitués à souligner, en les transposant en arabe, la pérennité des noms antiques de leurs évêchés, et d'Européens auteurs de « voyages en Phénicie et au Liban »⁵. Plus encore, la graphie arabe des mots « Phénicie » et « Phéniciens » restait hésitante : on avait le choix entre la transposition directe des formes grecques (et latines) et la transcription des mots français correspondants. Dans le premier cas, on obtenait Fûnîqya et Fûnîqiyûn, dans le second, Fînîqiya et Fînîqiyûn. Flottement combien significatif puisque – comme nous l'avons relevé ailleurs⁶ – il dénote le mal qu'ont encore ces Phéniciens à s'improviser ancêtres des Libanais de l'époque, le cas n'étant pas courant pour un petit-fils de se voir acculé à retrouver le nom de ses aïeux présumés par le détour d'une langue étrangère.

Dans l'ouvrage de Jouplain, paru en 1908, la Phénicie occupait, encore, une place assez modeste parmi les déterminants de l'identité nationale libanaise en voie d'élaboration⁷. Entre autres, des motifs d'ordre religieux expliquaient une certaine résistance libanaise à la phénicianisation. Le polythéisme des Phéniciens, la débauche des célébrations adoniennes, les sacrifices humains dont les dieux cananéens – disait-on – étaient avides, desservaient ce

peuple auprès d'une intelligentsia largement cléricale qui, vers 1920, avait encore du mal à digérer le cinéma⁸.

Elle a fini néanmoins par digérer les Phéniciens. C'était même pratiquement fait dès la veille de 1920, année où le Grand Liban, unissant, entre autres, Liban et Phénicie, fut proclamé par le général Gouraud. Car l'enjeu était de taille. En ces temps où les nationalismes, au faite de leur virulence, pouvaient difficilement se passer de noces solennellement célébrées d'une assise territoriale et d'un mythe des origines, la Phénicie semblait toute trouvée. Elle arrachait les Libanais de leur isolement de montagnards assiégés et les resituait – de plain-pied, cette fois – dans la mouvance des vainqueurs. Elle transformait leur différence, en titre d'appartenance au monde de la civilisation moderne. De revendication intermittente et embarrassée, elle transfigurait leur désir d'ouverture à la mer en un destin national. En effet, l'annexion de Beyrouth tenait, jusque-là, du vœu pieux, la ville étant devenue, depuis le milieu du siècle passé, le port principal de toute la Syrie et, à partir de 1888, la capitale d'un pachalik faisant plusieurs fois la superficie du Mont-Liban. On avait cherché en vain sous la Mutasarrifiyya un substitut ou un complément libanais à ce morceau manifestement trop gros pour être avalé : de Damour à Jubayl et de Nabî Yûnus à Jounié...⁹. Or voici que soudain la libanité de Beyrouth ne fait plus de doute. La ville allait devenir la capitale du Grand Liban ; deux pans considérables de son pachalik devaient servir, au nord et au sud, à parfaire les contours du nouvel État. Ils comprenaient Tripoli, Saïda et Tyr : trois villes côtières d'inégale importance, mais toutes à majorité musulmane. Enfin, la phénicianité proclamée allait achever de sortir le Liban de l'ensemble syrien. Objectif qui, cependant, ne sera atteint que progressivement. Car, au départ, la tâche urgente était de soustraire la Syrie à l'emprise arabe. De ce fait, la Phénicie demeurerait, jusqu'aux lendemains de 1920, tout aussi syrienne que libanaise. Elle se démarquait ainsi de l'ensemble convoité par le chérif de La Mecque et ses fils, ce qui ne pouvait que servir les

4. M. Jouplain [Bûlus Nujaym], *La Question du Liban : Étude d'histoire diplomatique et de Droit international*, Paris 1908, p. 529-534. En effet, ce grand libaniste écrit des phrases susceptibles, sans aucun doute, d'hérisser les libanistes de *Phénicia*, trente ans plus tard. « Au lieu de coloniser l'Égypte et l'Amérique, les Libanais, préconise-t-il, coloniseraient ainsi leur propre pays, la Syrie », *op. cit.* p. 529.

5. La « bibliographie » de M. Jouplain, *op. cit.*, compte plus d'un exemple de ces « voyages... ».

6. Cf. Ahmad Beydoun, *Identité confessionnelle et Temps social chez les Historiens libanais contemporains*, Beyrouth, 1984, p. 207-208, surtout n. 84.

7. Cf. Farès Sassine, *Le Libanisme Maronite, Contribution à l'étude d'un Discours politique*. Thèse ronéotée, Paris, 1979, p. 76.

8. Ahmad Beydoun, *op. cit.*, p. 344, n. 9.

9. Engin Ekerli, *The Long Peace, Ottoman Lebanon 1861-1920*, p. 65-67, 74-75 et *passim*. Voir aussi Lahd Khatir, *Ahd al-Mutasarrifin fi Lubnân*, 1861-1918, 2^e éd., Beyrouth, 1982, p. 30 et 171.

prétentions françaises. Tout en proclamant haut leur désir d'autonomie pour lequel ils venaient de réinventer la Phénicie (ce que, d'ailleurs, plusieurs autres régions syriennes, laissant entendre que leur loyauté envers Fayçal était à ce prix, faisaient aussi, mais dans un esprit d'union et non de scission)¹⁰, les promoteurs libanais de la dite Phénicie s'abstenaient encore de la détacher de la Syrie parce qu'il leur était impossible de se détacher eux-mêmes du camps français. Ce n'est que plus tard que la Syrie fut, pour ainsi dire, renvoyée à son intériorité. Elle avait dû céder quatre *cazas* de l'ancien pachalik de Damas afin d'agrandir, dans le sens de la largeur, le nouvel État libanais et, surtout, de conforter son autonomie alimentaire. Sur le plan symbolique – le seul qui nous intéresse ici – la Syrie était comme refoulée vers une identité purement désertique. Amputée de sa façade méditerranéenne, elle était désormais l'hinterland par excellence ; sa portion de Phénicie, aussi bien que celle qui, au sud, appartenait à la Palestine, perdait toute efficacité identificatoire. Après avoir amendé l'histoire du pays voisin, l'idéologie libaniste arrivait à avoir raison de sa géographie. En cela, elle était aidée – il faut le dire – par l'arabisme peu nuancé que les Syriens brandissaient face à la puissance mandataire : arabisme essentialiste, s'il en fut, imbu jusqu'à la moelle de stéréotypes empruntés à la civilisation du désert.

De toute évidence, des développements réels – et combien décisifs – s'étaient conjugués avec certaines données de base pour produire, au niveau de l'imaginaire, cette prodigieuse métamorphose. L'instauration du Mandat français n'avait pas suffi – loin de là – à détacher la Syrie de cet idéal panarabe dont Fayçal avait, pendant un moment, porté l'étendard. Au Liban, les partisans du

10. Voir, à titre d'exemple, des indications sur l'esprit autonomiste de la révolte alaouite de Chaykh Sâlih al-'Alî, dans Philip S. Khoury, *Syria and the French Mandate, The Politics of Arab Nationalism, 1920-1945*, p. 99-102. Un esprit similaire règne, à la même époque, chez les Chiïtes du Jabal 'Âmil, chez les Druzes du Hawran, etc. L'idée de décentralisation avait bien pris racine, au cours de la dernière décennie du pouvoir ottoman ; elle est restée vivace pendant les années suivantes. Les Libanais, cependant, avaient déjà, au moment où le sort de la Syrie et du Liban était mis en débat, au lendemain de la Grande Guerre, une longue expérience autant de l'autonomie administrative que de la tutelle européenne.

Mandat semblaient bien représenter les forces les plus dynamiques de la société ; ils occupaient avec assurance les devants de la scène politique et parvenaient, dès le lendemain de Maysaloun et jusque tard dans les années trente, à éclipser les adversaires de la domination française : pan-syriens ou simplement partisans d'une vraie indépendance. En gros, la Syrie continuait à évoluer dans le sillon de la Révolte arabe de 1916 et de ses idéaux trahis. Le Liban, lui, poursuivait son chemin conformément à la logique que ses représentants avaient défendue au moment de Versailles. Sur le plan politique, le fossé entre les deux pays ne cessait de se creuser. Mais surtout les initiatives politiques approfondissaient, en l'exprimant, la divergence de deux images de soi, de deux sentiments d'identité.

*
**

Un pays de mer, pour en être vraiment un, a besoin de le devenir. L'idéologie phénicienne fut, pendant ses décennies de gloire, la lettre de créance que le Liban moderne présentait à la Méditerranée. Prise en étau entre le communautarisme montagnard et le nationalisme continental, cette idéologie est demeurée, en définitive, prisonnière de son élitisme de départ. Les trois étapes de son développement sont marquées par la parution et la disparition de trois périodiques (deux revues et un bulletin)¹¹ de longévité très inégale. Ces publications ont vu défiler pendant plus d'un demi-siècle (depuis la veille du Mandat français jusqu'à celle de la guerre civile) trois générations d'auteurs que l'on voit dispersées entre les genres les plus variés : histoire, phi-

11. Il s'agit de *La Revue phénicienne*, de *Phénicia* et des *Conférences du Cénacle*. On trouvera plus loin des éléments d'information bibliographique relatifs à ces publications. On doit à la maison d'édition beyrouthine Dâr al-Nahâr la reproduction intégrale (en un seul volume, 1996) des quatre numéros de *La Revue phénicienne* et des 13 numéros (réunis en boîte, sd.) de *Phénicia*. On doit également au même éditeur la réédition (en un volume), à l'occasion du cinquantième du Cénacle Libanais, d'un choix de cinquante conférences données au Cénacle. Sont inclus dans le même volume plusieurs autres textes de présentation et d'analyse commandés pour l'occasion : « 'Ahd al-Nadwa al-Lubnaniya », *Les Années Cénacle*, Beyrouth, 1997. Ces initiatives ont remis en circulation des pièces d'une importance certaine pour la connaissance de la vie intellectuelle dans le Liban d'avant la guerre de 1975-1990 : pièces qui étaient devenues depuis très longtemps introuvables.

losophie, réflexion politique ou socio-économique, et les poètes, particulièrement importants, constituent un groupe à part. Deux noms, au moins, traversent, presque de part en part, cette période : Charles Corm¹² et Michel Chiha¹³.

Durant la deuxième moitié de 1919, Corm publie *La Revue phénicienne*. Il en sort quatre numéros dont un (le dernier) triple. Le « directeur propriétaire » de la revue, futur chantre d'un libanisme sans concession, est encore à l'époque président de l'Association nationale de la jeunesse syrienne ! Et, de fait, toute la tendance idéologique que la revue devait, pendant une si courte existence, incarner, tient dans cette transition. Car il s'agit d'un moment encore grouillant d'équivoque, où certains choix sont déjà faits et d'autres, non moins importants, ne le sont pas encore. Objet d'un véritable culte et garante de tous les espoirs, la France – nous l'avons rappelé – a jeté son dévolu sur toute la Syrie. Ce qui impose à nos « Phéniciens » de s'accrocher à leur thèse d'une Syrie syrienne face au danger, présent sur le terrain, de la Syrie arabe. Ils s'acquittent d'autant mieux de leur tâche que, pour un temps, il leur est encore permis de s'exprimer en leur qualité de Syriens. Ce qui ne les empêche nullement de faire régulièrement écho des revendications libanaises (au départ mont-libanaises, mais déjà grand-libanaises) en cours. La Phénicie est là pour entretenir l'équivoque. Elle est bien pan-syrienne mais, de préférence, libanaise. Grand-libanisme et pan-syrianisme paraissent encastrés l'un dans l'autre. Loin de s'exclure mutuellement (comme ils n'arrêteront plus de le faire, une ou deux années plus tard), ils font plutôt figure de programme minimal et de programme maximal que l'idée d'autonomie – très généralement admise, mais encore mal définie – aide à faire bon ménage.

Aussi, lorsque J. Tabet décrit « ce qu'était notre patrie 9 siècles av. J.-C. »¹⁴, c'est bien de la Phénicie (et surtout de la ville de Tyr)

12. *Les Conférences du Cénacle*, III^e année, n° 11-12, 30 juillet 1949, reproduisent, en appendice de la conférence de Charles Corm, « L'Humanisme du Liban : une UNESCO six fois millénaire », une liste de deux pages des titres honorifiques et des œuvres du conférencier.

13. Pour un tableau d'ensemble de la personnalité et de la carrière de Michel Chiha, voir Meir Zamir, *Lebanon's Quest*, Londres-New York, 1997, p. 36-40.

14. Cf. *La Revue phénicienne*, n° 1, juillet 1919, p. 17-21.

qu'il s'agit. Et pendant que, dans ce même numéro un, Corm fait dire à la Montagne que « la France, protectrice des faibles, civilisatrice des peuples, mère de toutes les justes libertés, ne peut nous en vouloir quand nous parlons d'indépendance »¹⁵, A. Mouchahwar, discourant sur *Nos Ressources*¹⁶, englobe, dans son enquête, une Très Grande Syrie, mélangeant Bekaa et Hawran, tabac de Nabatyîé et réglisse d'Alexandrette, coton d'Adana et raisins du Liban...

Il est inutile de multiplier les exemples : manifestement, les jeux ne sont pas encore faits et, contrairement au préjugé courant, certains grands choix idéologiques paraissent devoir attendre les grands choix politiques. Pour mieux souligner l'impact sur *La Revue phénicienne* de cette ouverture provisoire du champ des possibles, il suffit de noter que l'on retrouve sous des plumes diverses (et des plus notoires) la même description géo-historique appliquée, terme par terme, ici au Liban et là à la Syrie. À propos du Liban, Paul Noujaim, par exemple (Le Jouplain de 1908 ayant entre-temps retrouvé son vrai nom) parle, dans un article remarquable du numéro 2¹⁷, d'un nœud de routes entre la Méditerranée et le désert... disputé par les grands empires, ...de centre d'une civilisation avancée, ...de zone de passages, de grands mouvements de peuples, de fragmentation naturelle et de diversité ethnique, de refuge des minorités et de querelles intestines, etc. Traits que, sous la signature d'Auguste Adib Pacha, un article du numéro 3¹⁸ ne fait que confirmer. Or, dans ce même numéro, les mêmes traits caractérisent, pour I.J. Tabet, « la mosaïque syrienne »¹⁹. Il dénonce « l'esprit théocratique » qui aurait empêché l'éclosion d'une même société

15. Charles Corm, « L'Ombre s'étend sur la Montagne... », *ibid.*, p. 11.

16. *Ibid.*, p. 21-26.

17. *Ibid.*, n° 2, août 1919, p. 66-81. À l'instar du fameux ouvrage de 1908, l'article s'intitule « la Question du Liban » (voir plus haut, n. 4). Seul le sous-titre change : « Étude de Politique économique et de Statistique descriptive » est celui de l'article.

18. *Ibid.*, n° 3, septembre 1919, p. 136-141. L'article s'intitule « Aperçu historique sur le Liban depuis les origines jusqu'au début de la Grande Guerre, à l'usage des jeunes Libanais qui feront la Patrie de Demain » !

19. *Ibid.*, p. 169-170.

politique, d'une nationalité. À partir de là, il lance deux mots d'ordre : Syrie fédérative, Syrie intégrale ... sous l'égide de la France²⁰. Slo-gans dont Corm, dans un article du même numéro, intitulé « Médi-tations nationalistes »²¹, fait comme exploser la charge anti-arabe :

Comment nous défendre contre ce fléau ? (...) Qu'y a-t-il de commun entre nous et les Bédouins ?²².

Et d'enchaîner :

Seuls parmi nous les Libanais ont gardé une volonté forte (...) Les Libanais et les Syriens ne sont pas des Arabes. (...) [Cependant] une Syrie dont il ne reste plus que le Liban de libre n'est pas une Syrie²³.

Une étude magistralement prémonitrice de développements ultérieurs des idéologies nationalistes dans la région, ouvre le dernier numéro de *La Revue phénicienne*²⁴. Le grand orientaliste belge Henri Lammens, Père jésuite basé à Beyrouth depuis de longues années, y livre la primeur de son ouvrage à paraître quelques mois plus tard, *La Syrie, Précis historique*²⁵. L'étude (il s'agit du texte d'une conférence faite à Alexandrie) reprend le thème, auparavant évoqué par Tabet, des empêchements au développement d'une identité nationale syrienne. Pour Lammens, toutefois, l'existence de cette nationalité, par-delà les obstacles – bien réels, à ses yeux – que géographie et histoire opposèrent à sa cristallisation, est désormais bel et bien acquise. Il se serait agi d'un processus sécu-laire. Pour en souligner l'accomplissement, Lammens commence par déceler, dans le concept de nationalité, quatre notions de toute

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*, p. 174-179.

22. *Ibid.*, p. 174.

23. *Ibid.*, p. 175 et 178.

24. Henri Lammens, « L'Évolution historique de la Nationalité syrienne », *La Revue phénicienne*, n° 4-5-6, octobre-novembre-décembre 1919, p. 193-207.

25. Henri Lammens, *La Syrie, Précis historique*, 1^{re} éd., 2 vol., Beyrouth, 1921. 3^e éd., 1 vol., Beyrouth, 1994.

première importance : « Milieu, race, langue, traditions »²⁶. Or, il ne tarit pas d'éloges pour l'unité territoriale de la Syrie dont il met en relief les « frontières nettement déterminées », allant même jusqu'à affirmer qu'« aucun peuple » n'en possède d'« aussi nettement marquées », que « personne ne se trouve plus complètement chez lui, dans un habitat géographique aussi soigneusement circonscrit »²⁷. Quant aux notions de « grande, de petite Syrie, même de Syrie chrétienne et musulmane », le conférencier avoue « ne rien comprendre à ces subtiles distinctions »²⁸. « Prenons garde, enchaîne-t-il, de lacérer, et diviser la tunique sans couture, *incon-solulis*, de la patrie »²⁹. Citant le géographe « musulman syrien » al-Maqdisi qui fait descendre la frontière sud de la Syrie jusqu'à l'oasis de Tabouk en Arabie, Lammens prend soin de préciser que « c'est plus que nous ne demandons [qui nous ?] dans cette (...) direction »³⁰. Pourtant, il avait bien souligné le cloisonnement naturel du territoire syrien, berceau de tant de particularismes. Mais il estime dépassée l'« antithèse redoutable »³¹ unité territo-riale-territoire cloisonné. Dépassée par une longue histoire qui a si bien consolidé les trois autres fondements de la nationalité syrienne. Si bien que l'orientaliste jésuite n'hésite point à dénon-cer, le plus explicitement du monde, les particularismes commu-nautaires dont il reconnaît la persistance. « Nations maronite, mel-chite, syriaque – proteste-t-il – ; cette terminologie insidieuse ne devrait pas survivre au souvenir de la tyrannie turque »³². Le point focal de la démonstration lammensienne réside cependant dans l'effort visant à départager nationalité syrienne et nationalité arabe. Car c'est là que le bât blesse vraiment au moment où il prend la parole. Les deux races, affirme-t-il, sont bien distinctes. La communauté de langue, d'autre part, ne suffit pas pour faire

26. Henri Lammens, « L'Évolution historique », *loc. cit.*, p. 195.

27. *Ibid.*, p. 199.

28. *Ibid.*, p. 198.

29. *Ibid.*

30. *Ibid.*, p. 199.

31. *Ibid.*, p. 193.

32. *Ibid.*, p. 199.

d'elles un seul peuple. Enfin (et c'est là la thèse la plus osée de l'orientaliste), la domination de la Syrie par les Arabes, pendant de si longs siècles, n'aura été qu'une apparence trompeuse, une sorte de mirage. Car, dès le départ, les Syriens se savent supérieurs aux conquérants. Et de fait, ils réussissent à se rendre si indispensables au nouvel État, leur contribution à son édification est si fondamentale, qu'ils finissent par en devenir les maîtres effectifs. D'ailleurs, au moment où le califat s'installe à Damas, les Syriens avaient déjà fait preuve, des siècles durant, de leur capacité d'absorber ces Arabes qui, alléchés par la richesse du pays syrien, s'y infiltraient assidûment « par petits paquets »³³. En récompense de tant de vitalité déployée par leur race, les Syriens finissent par imposer aux califes de venir résider chez eux. « Qui commande, annexe ici, se demande Lammens, l'Arabie ou la Syrie ? »³⁴. Et c'est cette question qui, par-delà quelques développements intermédiaires, introduit la finale de ce discours, libellée en forme de clin d'œil à l'actualité :

(...) les Arabes (...) n'ayant jamais dominé ni assimilé les Syriens, l'esprit conçoit malaisément en vertu de quel principe on renverserait le bénéfice de cette situation historique, dont les Syriens sont seuls qualifiés pour hériter³⁵.

Ainsi Lammens achève d'autonomiser une Syrie intégrale qu'il tire définitivement du côté de la Méditerranée. Ne va-t-il pas jusqu'à intégrer nominalement, en citant l'Évangile, les deux éléments ethniques, généralement tenus pour distincts, en dépit de mélanges certains, des populations antiques du territoire syrien ? Les Syriens, affirme-t-il, « sont et demeurent les descendants des Araméens et des Phéniciens, autrement dit des Syro-Phéniciens »³⁶. Il place les rapports anté et post-islamiques entre Syriens et Arabes sous le signe global de l'adversité : d'une série

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*, p. 201.

35. *Ibid.*, p. 207.

36. *Ibid.*, p. 206.

multi-séculaire de tiraillements qui – ultime victoire des Syriens – se seraient soldés par une assimilation unilatérale non exempte de mépris. Il procède – en les dénonçant comme une anomalie historique relevant presque du simple égarement sémantique – à une marginalisation symbolique des particularismes ethniques et confessionnels. Opération qui – sans compter le fait qu'elle reste loin de recueillir tous les suffrages des auteurs de *La Revue phénicienne* elle-même – ne parviendra pas, en définitive, à emporter la conviction du Gouvernement français. Apparemment, l'ouvrage déjà mentionné de Lammens devait être composé sur une commande du général Gouraud³⁷. Mais, avant même la publication de l'œuvre, le nouveau haut-commissaire, fort de sa victoire à Maysaloun, allait entamer, en proclamant l'État du Grand Liban, le procès de lacération de la fameuse « tunique sans couture » ...Ce fait accompli devait apparemment affecter la rédaction définitive de l'ouvrage où l'orientaliste semble abandonner sa réserve de 1919 pour emboîter le pas du Général³⁸. Entre-temps, les conférences de Baabda, dont l'ouvrage devait constituer la matière, avaient d'ailleurs été décommandées³⁹.

La Grande Syrie française avait vécu. Son idée que Paris avait adoptée, pendant un temps, comme alternative au Royaume Arabe, manquait aussi bien de base politique autochtone que d'appuis internationaux conséquents. Prenant sa défense longuement devant la Conférence de la Paix, Choucri Ghanem – dont *La Revue phénicienne* publie d'ailleurs une correspondance⁴⁰ – avait surtout récolté, en dépit de sa réputation de dramaturge, l'ennui du Président Wilson⁴¹. Et ce n'est, en fait, qu'au prix d'importants sacrifices que le grand historien jésuite arrive à faire sienne cette même idée. Il fallait, en effet, pour présenter comme viable l'idée d'une Syrie exclusivement syrienne, autrement dit allégée aussi bien de

37. Henri Lammens, *La Syrie...*, *op. cit.*, 3^e éd., p. III.

38. *Ibid.*, p. 362-366.

39. *Ibid.*, p. III.

40. N° 1, p. 46-48.

41. Cf. Rustum Haydar, *Mudhakkirât Rustum Haydar*. Texte établi par Najdat Fathî Safwat, Beyrouth, 1988, p. 248-249.

son arabité que de ses particularismes, s'en tenir, d'abord, à une ignorance souveraine du *spectrum* réel des forces politiques présentes sur la scène syrienne de cet immédiat après-guerre. Il fallait se priver de toute possibilité de comprendre autant l'accueil délirant que Damas venait de faire à Faysal que l'entêtement maronite à revendiquer un État indépendant. Tout au plus, le premier n'aurait été, dans la logique de Lammens, qu'une machination britannique (machination formidable, s'il en fut) et le second qu'une interminable manœuvre française, exploitant les restes d'énergie d'un particularisme désuet. Trop intelligent pour se contenter de la théorie du complot, Lammens blâme, par intermittence, les Syriens de ne pas répondre à l'appel de leur histoire qui, selon lui, leur enjoint de se comporter en nation accomplie. Ce qu'il s'abstient totalement de faire, cependant, c'est de tenir compte du fossé de méfiance et de rancœur qui, à l'époque, ne cesse de s'approfondir entre une majorité de ces Syriens et l'autre extrémité de la Méditerranée : nommément la France. De l'actualité de cette « redoutable antithèse » où un certain Orient et un certain Occident allaient de nouveau s'engouffrer, il n'est jamais question dans la conférence de Lammens, ni d'ailleurs (puisqu'il s'agit d'un discours d'histoire) des précédents historiques qui en informent les contenus imaginaires... En bref, l'orientaliste se contentait, à l'ombre d'une reconstruction remarquable de l'histoire de la syrianité, d'une distribution largement subjective des coefficients d'efficacité entre les faits et les tendances évoquées et, par conséquent, d'une interprétation empreinte d'un éclectisme patent, de l'ensemble du tableau.

En quoi donc consistait cette Méditerranée de *La Revue phénicienne* ? Considérée à la lumière de l'histoire, elle s'avère être, surtout, le théâtre principal de l'épopée phénicienne. Les Libanais (ou les Syriens) de l'Antiquité auront déposé partout sur ses rives, marchandises et civilisation. Ils y plantèrent d'ailleurs des colonies. Aujourd'hui vestiges ou encore villes vivantes, ces dernières constituent autant de gages de l'éminente appartenance de leurs fondateurs (et des descendants de ces derniers) au monde méditerranéen. C'est ce qui ressort, par exemple, de l'« Aperçu historique sur le Liban depuis les origines jusqu'au début de la Grande

Guerre » que signe Auguste Pacha Adib dans le numéro 3 de la revue⁴². L'auteur prend soin toutefois de mettre, en regard de la Phénicie aux larges horizons, la Montagne refuge des minorités et garante de l'autonomie : procédé déjà pratiqué par Jouplain et en passe de devenir une constante de l'historiographie libanaise de ce siècle.

La Méditerranée de l'Antiquité tendant à n'être qu'un lac phénicien, celle de 1919 apparaît en filigrane dans les textes de *La Revue phénicienne* comme étant, à peu de choses près, un lac français. En tout cas, elle devrait le devenir ou le rester. Car c'est à ce prix que les nouveaux Phéniciens retrouveraient leur place sous le soleil méditerranéen. Refusant tenacement de prendre certains aspects de la Révolution française au sérieux – ce à quoi la politique orientale (et, plus généralement, coloniale) de la France les aidait beaucoup – ces auteurs s'entêtaient à voir en leur protectrice une puissance fondamentalement méditerranéenne et chrétienne. Aussi, faisant allusion aux enquêtes de la Commission américaine, Michel Chiha, qui allait devenir le chef de file du courant méditerranéen au Liban, lance une mise en garde contre ces « icebergs » qui risquent de « pénétrer dans la tiède Méditerranée »⁴³. Maurrassien sur les bords, il va jusqu'à invoquer « cette identité d'âme et de pensée qui nous lie à l'Occident latin si fortement que nous ne pouvons y renoncer sans nous défigurer »⁴⁴. Il énumère, pour boucler la boucle, les « biens spirituels » à sauver du « brouillard » anglo-saxon ; ce sont :

la logique de Papinien, la mythologie de Byblos, la gloire de Sidon et le parfum des Évangiles⁴⁵.

D'autres auteurs poussent encore plus loin – s'il se peut – cette assimilation de l'appartenance méditerranéenne à la francophilie.

42. Voir plus haut n. 18.

43. Michel Chiha, « Entretiens de Patrice », *La Revue phénicienne*, n° 2, août 1919, p. 92.

44. *Ibid.*

45. *Ibid.*

Lisons, par exemple, ces lignes d'une autre diatribe anti-américaine que signe Émile Arab :

(...) nous oublions, écrit-il, que plus d'une fois aux heures difficiles de notre existence, durant la guerre, nous avons tourné les yeux vers la Méditerranée, cherchant le drapeau de France hissé au haut du mât d'un cuirassé qui passe⁴⁶.

*
**

La revue *Phénicia* est d'une tout autre veine. Non pas tant au niveau de l'idéologie qu'à celui de la formule rédactionnelle. Parue de janvier 1938 à juillet-août 1939, elle a compté treize numéros dont quelques doubles et semble hésiter entre la formule de la revue et celle du magazine. Elle multiplie les rubriques permanentes : une rubrique de « lectures » où sont passés en revue des ouvrages récemment parus d'auteurs, en général, français, une autre, destinée aux touristes, où l'on présente d'une part une région du Liban et, de l'autre, une région française, une troisième mélangeant (photos à l'appui) les nouvelles du beau monde, celles de la mode comprise, avec celles du monde politico-militaire (en partie le même)... Enfin, à l'instar de *La Revue phénicienne*, *Phénicia* réserve deux pages aux « poètes de chez nous » devenus « nos poètes » : les mêmes qu'en 1919 augmentés de quelques nouveaux venus dont Said Akl, un des plus grands poètes libanais de ce siècle, francophone (et, plus tard, « libanophone ») à ses heures. Eveline Bustros traduit de l'arabe des poèmes d'Amy Kheir, de Faouzi Ma'louf, de Khalil Moutran, etc. La revue publie également une chronique musicale, commente les expositions de peinture et s'intéresse aux travaux de tel sculpteur... Bref, elle brasse, en peu de pages, un nombre impressionnant de genres et s'écarte résolument de l'austérité de son aînée de 1919. Le genre « étude », prédominant dans cette dernière, s'en trouve quelque peu marginalisé.

Aurore Ougour est propriétaire-directrice de *Phénicia*. Charles Corm – nous l'avons dit – compte parmi ses fidèles collaborateurs

et Michel Chiha y fait, en poète et en éditorialiste, quelques apparitions. *Phénicia* attire également des plumes françaises (dont quelques poètes), ce qui est une nouveauté. Son objectif affiché est d'ailleurs de présenter le monde syro-libanais (Arts et Lettres compris) à celui de France et vice-versa.

Qu'en est-t-il de la Phénicie dont ce périodique se réapproprie l'étiquette et regroupe les partisans ? Et qu'en est-il, par conséquent, de la Méditerranée ? Les vingt années écoulées depuis 1919 ne semblent pas – nous l'avons signalé – avoir provoqué de coupure notoire au niveau des idées. Cependant, certaines représentations ont subi des amendements qui méritent, à coup sûr, d'être relevés.

L'enquête sur la civilisation phénicienne se poursuit, plus méthodique. Corm y verse les principales pièces. L'esprit n'a pas changé. Sauf que la Phénicie est désormais libanisée et même identifiée au Liban : elle est le passé de ce dernier, son héritage et l'informatrice de son avenir. En effet, les choix sont définitivement arrêtés et personne ne parle plus dans le camp phénicien de « Syrie intégrale » ni de « Syrie fédérative ». Ce qui ne veut pas dire qu'on délaisse la Syrie. *Phénicia* couvre avec le plus grand soin la tournée de tel haut-commissaire dans les provinces syriennes. Les photos rehaussées d'habillements traditionnels, étalent la « joie » éprouvée par les populations syriennes au passage du représentant de la puissance tutélaire. Plus significative, est la publication de deux études d'Edmond Rabbath, membre, à l'époque, du Parlement syrien et, plus tard, figure de proue du monde juridique libanais. La première porte sur les communautés religieuses de Syrie et de Liban⁴⁷, et la seconde sur les classes sociales dans ces deux pays⁴⁸. Elles témoignent d'une attention – totalement absente dans le périodique de 1919 – aux réalités historiques et, partant, socio-politiques des deux pays, trop complexes pour que l'imagerie phénicienne, sans cesse martelée, puisse en rendre compte. *La Revue phénicienne* prenait soin, il est vrai, de rappeler certaines données économiques de base et *Phénicia* de célébrer les réalisations du

47. Edmond Rabbath, « Les Communautés libano-syriennes », *Phénicia*, n° 3, mars 1938, p. 13-19 et n° 4, avril 1938, p. 7-9.

48. Edmond Rabbath, « Les Classes en Syrie et au Liban », *ibid.*, n° 13, juillet-août 1939, p. 3-9.

46. Émile Arab, « Au Cœur de la Commission Américaine », *ibid.*, n° 3, p. 186.

pouvoir mandataire au niveau des équipements de base. Mais leurs analyses relevaient, dans un cas, de l'économétrie et, dans l'autre, de la propagande gouvernementale, bien plutôt que de l'économie ou de la sociologie politique. Les deux articles de Rabbath constituent, en dépit de leur caractère d'introduction générale, une incursion dans un domaine que les « Phéniciens » préféraient ignorer : celui des divergences communautaires et des inégalités sociales, d'ailleurs profondément intriquées. Rabbath mettait le doigt sur une plaie éminemment politique qu'une « Méditerranée » verbeuse, manquant de profondeur et d'envergure, prétendait noyer.

Phenicia opère un autre début d'ouverture : sur l'islam. Plus de diatribes anti-bédouines, ici, ni de rappel vindicatif de tel paragraphe anti-arabe d'Ibn Khaldûn. Loin de là, Wadia Sabra, le musicologue de la revue, célèbre les apports d'al-Fârâbi et d'Avicenne à la science de la musique⁴⁹. Par le détour d'un ouvrage qu'un auteur iranien vient de publier (et dont *Phenicia* traduit de bonnes feuilles), la revue évoque la naissance prédestinée du prophète de l'islam⁵⁰. Pour introduire le problème du califat, encore actuel dans le monde musulman de l'époque, *Phenicia* publie à titre posthume, un article que K.T. Khairallah avait consacré aux circonstances de la mort du Prophète et de l'élection du premier calife⁵¹. Etc.

Ainsi les « Phéniciens », exclusivement méditerranéens jusqu'aux lendemains de la Première Guerre mondiale, et plutôt « syriens » que « libanais » à cette époque, opèrent, à la veille de la Deuxième Guerre, une prise de conscience de réalités évidemment constitutives du Liban socio-historique mais débordant largement le cadre libanais. Prise de conscience d'autant plus paradoxale (du moins à première vue) qu'elle intervient à un moment où cette catégorie d'intellectuels a définitivement opté pour le

49. Wadia Sabra, « Al-Farabi ou l'Influence des Musicologues orientaux sur la Musique contemporaine », *ibid.*, n° 2, février 1938, p. 6-10 ; 2^e partie, « Avicenne ou l'Influence des Musicologues orientaux sur la Musique contemporaine », *ibid.*, n° 3, p. 22-25.

50. Zein el-Abdine Rahnema, « Mahomet : La cour d'Anoshirvan le Juste. Une apparition annonciatrice », *ibid.*, n° 6, été 1938, p. 8-15 ; voir aussi Fr Riza-Tewfik, « Mahomet par Z. Rahnema », *ibid.*, n° 10, janvier-février 1939, p. 31-38.

51. K.T. Khairallah, « Le Premier Calife », *ibid.*, n° 13, p. 17-21.

Liban et pratiquement achevé de libaniser la Phénicie. Cette dernière opération faisait du statut de riverain de la Méditerranée un privilège dont, de tous les États du Levant, seul le Liban pouvait légitimement bénéficier. En fait, la consécration définitive de l'État libanais dans ses frontières de 1920, acquise progressivement au fil des années et reconnue par la Syrie lors des traités de 1936, fournit une première explication de ce début d'ouverture des Libano-Méditerranéens à l'islam, aux Arabes et à la Syrie. D'autres explications seraient à chercher du côté de l'évolution concomitante de la situation politique intérieure et, sans doute, du côté des circonstances créées, pour la France et ses alliés libanais, par l'imminence du conflit mondial.

La Méditerranée *perse* est relativement peu évoquée par les collaborateurs de *Phenicia*. Elle est cependant omniprésente en filigrane et les textes qui lui sont directement consacrés définissent bien la façon dont elle est représentée. Examinons donc brièvement trois textes où il est question de Méditerranée.

Le premier est un poème d'Élie Tyane. Il renonce dès l'abord à surprendre puisqu'il s'intitule « La Mer autrefois phénicienne »⁵². D'éloquents petites phrases en résumé, chacune, une ou deux strophes : « Elle s'étend au pied du Liban », pour commencer. On apprend ensuite qu'« Autrefois elle fut glorieuse » et, puis, que « Sa beauté a seule survécu ». « La ville lui dit : tu es ma parure ». Et d'enchaîner, nostalgique :

Ô le bracelet d'écume et d'or fin
Dont s'enorgueillit ma cheville nue
Qui n'est plus hélas ! ce morceau divin
De belle statue !

Cette reconnaissance du décalage qui tient un développement urbain, somme toute prosaïque, bien en deçà des splendeurs de jadis, débouche subitement sur le souvenir tourmenté de la Première Guerre mondiale. Envahie par le méchant vent du Nord, la Mer « se lève » alors « en sursaut et s'arrache en criant les

52. *Ibid.*, n° 3, p. 20-21.

cheveux ». Et puis, après avoir multiplié les gestes violents, elle se détend et se teint « avec soin », reprenant « son visage et son âme sereine ». On arrive, enfin, au moment présent, à « ce soir » où

(...) sa robe bleue a d'exquises nuances
Et s'étale plus large et couvre les rochers.
Et voici le discours que le poète l'entend tenir :
Elle dit, à voix basse et comme exténuée
Qu'elle regrette son fol emportement d'hier,
Mais que la faute en est à la sombre nuée
Qui vint d'une autre mer

Peut-on être plus explicite ? On se rappelle Chiha mettant en garde les Méditerranéens contre ces « icebergs » de provenance atlantique⁵³. Le vent germanique qui, en 1938, menace de souffler à nouveau est de loin plus maléfique. Entre-temps, la Méditerranée est restée ce lac où se rejoignent les millénaires : un espace où le temps est neutralisé et où, par le plus invraisemblable des raccourcis, une Phénicie quelque peu réconciliée avec cet Orient qu'elle accuse de l'avoir, pendant si longtemps, étouffée, peut encore se jeter dans les bras de l'Occident latin.

Le deuxième texte est de Michel Chiha. Il y reprend ces « Entretiens de Patrice »⁵⁴ dont nous avons déjà rencontré quelques spécimens – peut-être les premiers – dans *La Revue phénicienne*⁵⁵. Mais la perspective est différente. En effet, si le point de départ reste « phénicien », le postulat fruste d'une « identité d'âme et de pensée qui nous lie à l'Occident latin », postulat au profit duquel l'article de 1919 mobilisait « notre passé, nos traditions, nos mœurs, notre langue »⁵⁶, s'est bien affiné. L'auteur a eu le temps de développer cette attention à la pluralité libanaise, qui non seulement ne le quittera plus, mais deviendra même, sur la toile de fond phénicienne, le schème le plus récurrent de sa réflexion.

53. Voir plus haut, n. 43.

54. Cf. *Phénicia*, n° 4, avril 1938, p. 1-5.

55. Voir plus haut n. 43. Voir aussi *La Revue phénicienne*, n° 3, septembre 1919, p. 135, et 4-5-6, octobre-novembre-décembre 1919, p. 258.

56. Michel Chiha, « Entretiens de Patrice », *loc. cit.*, *La Revue phénicienne*, n° 2, p. 92.

Encore une fois, cette nouvelle sensibilité, prend ancrage dans la dualité déjà en place de la Mer-horizon et de la Montagne-refuge : dualité qu'on voit en passe de devenir l'axiome fondateur d'une certaine vision de l'histoire du Liban et de son avenir.

Deux cents kilomètres de frais et verts rivages [on croirait aujourd'hui qu'il s'agit d'un autre pays], et, en profondeur, des montagnes hautaines, encore à peu près sûres pour qui veut les défendre⁵⁷.

Suit un appel à contenir les disparités du pays en en limitant l'accès :

Il n'est pas dit que notre sol mourra des suites de son bienfait. Nous n'en devons plus permettre l'accès n'importe comment, à n'importe qui. Déjà comme nous sommes, nous n'avons plus de choix qu'entre la fraternité et la mort⁵⁸.

Mais c'est plutôt devant la Mer que face à la Montagne que Chiha, méditerranéen jusqu'à la moelle, veut bien s'attarder. Évoquant la raison d'être « d'ordre spirituel et moral » de la Nation (il peut encore, en ce début de 1938, s'offrir le luxe d'une citation admirative de Mussolini), il se dit croire « qu'il y a une âme, une sensibilité méditerranéenne et que nous [Libanais] ne sommes pas étrangers à cette flamme, à cette ferveur »⁵⁹. Cet espace méditerranéen, il le préfère de loin à celui, européen, d'où souffle précisément « le vent du Nord » que nous avons vu Tyane se faire un devoir de fustiger. « Europe nordique, – apostrophe Chiha – merveille d'orgueil, aujourd'hui pleine de mépris pour l'intelligence et pour l'amour, combien la Méditerranée est douce ! »⁶⁰. Moyennant une constatation suivie d'une question, le grand publiciste libanais ira encore plus loin :

57. Michel Chiha, « Entretiens... », *loc. cit.*, *Phénicia*, n° 4, p. 1.

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*, p. 2.

60. *Ibid.*, p. 3.

La querelle des races n'épargne pas aux marbres grecs l'injure des Barbares. Que deviendra le monde si les Méditerranéens ne veulent plus s'aimer ?⁶¹.

Un retour aux réalités s'imposait ; Chiha l'opère à sa façon. Il avait évoqué la Provence. Le Liban qui par ses soins deviendra « la Suisse de l'Orient »⁶² est encore, à l'époque, « la Provence de l'Est », « Plus âpre et plus belle » que l'originale⁶³. Par les temps qui courent, le Liban a besoin d'alliances. Or « nos paysages sont resplendissants ». « Nous les défendrons [donc] avec (ce ne serait que pour l'amour de cette Méditerranée) l'appui d'une France attentive »⁶⁴. L'enjambée par-dessus la Méditerranée s'impose donc, encore une fois, de même qu'en 1919. Sous l'autorité d'une ressemblance approximative de paysages, la Méditerranée devient exclusive d'autres espaces (de certains explicitement et d'autres implicitement) et se retrouve – à l'usage des Libanais – sinon réduite à la France, du moins symboliquement concentrée en elle. Cependant, par le tour d'horizon qu'il prend soin de faire chez soi avant de prendre le large, l'enjambeur – il est permis de l'estimer – est devenu plus précautionneux. Mais l'on peut toujours se demander si, eu égard aux réalités fondamentales ou de long terme, il est devenu assez réaliste.

Le troisième texte que nous examinerons est d'un auteur français : Jean Desthieux⁶⁵ dont nous savons qu'il est président des « Amitiés méditerranéennes ». Il lui revenait de sermonner, entre autres, ses amis libanais en départageant rigoureusement idée latine et idée méditerranéenne. Dénonçant la confusion semée par « des personnes qui se croient fort lettrées », il s'empresse de préciser dès les premières lignes que la Méditerranée « n'est pas plus latine qu'elle n'est sémitique »⁶⁶. Et de se lancer dans des considérations

61. *Ibid.*

62. Voir, entre autres, « L'Exemple Suisse », in Michel Chiha, *Politique Intérieure*, Beyrouth, 1964, p. 134-136.

63. Michel Chiha, « Entretiens... », *loc. cit.*, *Phénicia*, n° 4, p. 2.

64. *Ibid.*, p. 5.

65. Jean Desthieux, « Sur l'idée latine et l'idée méditerranéenne », *ibid.*, n° 11, mars-avril 1939, p. 3-6.

66. *Ibid.*, p. 3.

assez compliquées mais répondant, certes, aux préoccupations de l'époque, sur le mélange des races, et notamment sur le peu de sang latin qu'il y aurait dans les veines des Français... du Nord. Que dire alors d'autres peuples du pourtour de la Méditerranée, surtout si l'on prend soin de se rappeler que « l'Afrique commence aux Pyrénées »⁶⁷ ? L'auteur cite Henri Focillon faisant en termes éminemment gaulois l'éloge des mélanges de races :

Les Italiotes bâtards, que nous appelons les Romains – note Focillon – et dont le sang s'est mêlé à toutes les écumes de la Méditerranée, durent à cet adultère quelques siècles d'empire⁶⁸.

Remarque qu'on imagine mal un collaborateur libanais de *Phénicia* reprendre à son compte ! Vient ensuite le tour de l'Espagne. Focillon – toujours cité par Desthieux – lui consacre un passage encore plus dur à avaler pour les susdits collaborateurs libanais, puisqu'il s'agit cette fois – et toujours au niveau des chromosomes – d'apports arabo-islamiques :

Que l'Islam ait étreint et fécondé la Castille, dans la guerre et dans la paix, c'est ce dont ne permettent de douter ni les gentils-hommes fins comme des émirs, aux yeux de fièvre et de langueur, peints si souvent par les maîtres, ni les monuments de l'art mozarabe et de l'art mudejar, hybrides de deux mondes, ni le secret instinct des plus rares singularités de l'esprit et de la parole, par lesquelles les maîtres des « argudezzas » rejoignent les grammairiens lyriques des séances de Hariri⁶⁹.

Or, voici comment Desthieux, reprenant la parole, définit le « continent méditerranéen » : ce dernier serait

à la fois chamitique, sémitique, arien, si l'on veut, païen, juif, chrétien et musulman ; à la fois africain, asiatique et européen,

67. *Ibid.*, p. 4.

68. *Ibid.*, p. 3.

69. *Ibid.*, p. 4.

continent sans rapport avec nos communes mesures d'espace et de durée, car l'Afrique commence aux Pyrénées et le Moyen Âge y survit aux abords des réalisations les plus audacieuses du génie moderne ; à la fois romain et carthaginois, alexandrin et hébraïque, hellénique et catalan, domaine des contrastes par excellence, patrie féconde des mythes et des mirages⁷⁰.

Il est vrai qu'après avoir cité l'avertissement lancé par le Tunisien Cheikh Ali aux Français contre cette vantardise latine « qui ne nous séduit guère », Desthieux, ayant ainsi témoigné de « l'attention dont bénéficie [de la part des Amitiés méditerranéennes] l'Afrique du Nord »⁷¹, se lance dans une démonstration stratigraphique de l'identité géologique (on est loin de la simple ressemblance des paysages) de la Corse et de la Provence : démonstration qui est censée, bien entendu, établir sur une base scientifique (solide précisément comme du roc) l'appartenance de la Corse à la France. Cette argumentation, fallacieuse par principe (l'argument de l'identité géologique étant le proche parent de celui de l'identité de race), ne devrait pas nous rendre moins sensibles à la bouffée d'air frais que représentait le discours méditerranéen de Desthieux dans le milieu étouffant de la francophilie libanaise travestie en latinité. Il est vrai qu'encouragé par une conjoncture favorable, ce milieu connaissait déjà une certaine évolution dans le même sens. Elle ne devait se cristalliser en un changement significatif de perspective qu'au lendemain de l'indépendance.

*
**

Nous avons analysé longuement ailleurs l'apport à l'idée méditerranéenne, au Liban, des « Phéniciens » du Cénacle libanais⁷².

70. *Ibid.*

71. *Ibid.*, p. 6.

72. Ahmad Beydoun, « Mu'arrikhû al-hubûr wa al-ghibta fî al-Nadwa al-Lubnânîya ou l'Histoire en Palmarès » [en arabe], in *Les Années Cénacle*, op. cit., p. 609-622. On peut désormais lire une version française abrégée de cette étude sous le titre « L'Histoire du Liban racontée par les « Phéniciens » du Cénacle libanais : une machine à exclure », in Jean Hannyoy (coord.), *Guerres Civiles – Économies de la violence et dimensions de la civilité*, Paris-Beyrouth, 1999, p. 187-202.

Nous n'y reviendrons ici que pour souligner quelques conclusions de cette analyse, susceptibles – nous l'espérons, du moins – de mettre en relief l'évolution de cette idée à partir du moment où elle était libérée de l'hypothèque du Mandat français : évolution, elle-même complexe, mais où voisinent, dès le départ, une continuité remarquable des thèmes et des présupposés de la période précédente et un renouvellement notoire – quoique à notre avis insuffisant, nous nous en expliquerons – des fonctions de ce discours qui désormais s'insèrent dans un contexte dont les *Conférences du Cénacle* mesurent la nouveauté. Les *Conférences du Cénacle* sont, après *Phénicia* et *La Revue phénicienne*, la troisième de ces tribunes où l'école méditerranéenne de pensée a pu s'exprimer. Elle y a même atteint la plénitude de son expression puisque, à la différence des deux précédentes publications, en définitive éphémères, les *Conférences du Cénacle* ont accompagné la vie politique et intellectuelle libanaise entre l'évacuation des troupes françaises en 1946 et la guerre de 1967⁷³. Le Cénacle, on le sait, est même demeuré actif jusqu'à la veille de la guerre de 1975, mais sans plus réussir à maintenir le rythme habituel de ses conférences et de leur publication⁷⁴.

Au Cénacle, la thématique phénicienne est demeurée florissante. Ses adeptes paraissaient concentrer leurs efforts sur l'élaboration d'un nationalisme qu'on peut, au prix de certaines précautions, qualifier de territorial. La Phénicie aurait été un état historique où le territoire libanais a pu coïncider avec son essence, remplir sa mission la plus profonde. Ce territoire aurait tendance – dès que les contraintes qui l'en empêchent sont levées – à réintégrer cet état originel qui, *grosso modo*, se traduit par l'ouverture culturelle et la prédominance du commerce. Sous ce rapport, la Renaissance inaugurée pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle et appelée à se poursuivre grâce à la récupération de l'autonomie politique, serait pour le Liban une nouvelle chance. L'émigration, le

73. Cf. L'index chronologique des Conférences du Cénacle in *Les Années Cénacle*, op. cit., p. 687-695.

74. Farès Sassine, « Hawâmish 'alâ suwar » [En marge de quelques photos], in *Les Années Cénacle*, op. cit., p. 649-681. Voir surtout p. 674 et 680.

bilinguisme ou même l'usage de plusieurs langues, les relations privilégiées avec l'Occident seraient en même temps les sous-produits et l'outillage indispensable à la préservation de cet état de choses. La large côte méditerranéenne en serait, à la fois, le tremplin et la condition géographique. Elle devrait être servie, pour remplir convenablement sa fonction, par un libéralisme économique sans réserve et, subséquemment, par un régime politique garantissant certaines libertés fondamentales. Force est de reconnaître que le libéralisme politique préconisé est nettement plus restrictif que son corrélatif économique puisqu'il est conditionné par la règle communautaire qui, elle, laisse peu de champ au libre jeu des facteurs socio-économiques ou même simplement démographiques, susceptibles, à court ou à moyen terme, de remettre en cause la légitimité d'un mode de distribution du pouvoir et de tout ce qui en dépend, que l'on présente d'emblée comme immuable.

Dans l'esprit de ses adeptes, la Phénicie et, donc, la Méditerranée sont appelées à constituer le canevas historico-géographique d'une libanité méta-communautaire⁷⁵. Et c'est bien cette identité fondamentalement méditerranéenne qui a leurs suffrages et c'est pour elle de préférence à tout autre que bat leur cœur. Cette préférence trouve même une expression quantitative dans le poids relatif, au sein des contributions historiques d'un Chiha ou d'un Corm, présentées à la tribune du Cénacle ou ailleurs, des développements consacrés à l'Antiquité phénicienne : la Phénicie tend à écraser littéralement les époques ultérieures de l'histoire du pays.

Néanmoins la période du Cénacle voit se confirmer l'évolution déjà esquissée à l'époque de *Phénicia*. Une plus grande place est faite à la Montagne dans la perception de la structure de base du pays. Le refrain où la Montagne apparaît comme garante de l'autonomie du pays prend plus de relief. Sa fonction de refuge des minorités est également confirmée. La nouveauté est que c'est la Montagne qui désormais commande la logique du système politique alors que la Phénicie se trouve réduite à des fonctions économiques et culturelles. À leurs débuts, les « Phéniciens » s'étaient peu intéressés aux communautés, à leur coexistence et à la formule du pouvoir étatique

susceptible, à la fois, d'exprimer cette dernière et de la préserver. Il revenait à Chiha de ménager une place de plus en plus importante à ces préoccupations dans la vision réputée phénicienne ou méditerranéenne du Liban. C'était d'autant plus urgent que cette problématique, depuis longtemps prédominante au sein d'autres écoles de pensée, devenait à partir de l'indépendance la problématique par excellence du pouvoir auprès duquel, Chiha était maintenant, par-dessus le marché, plus influent que jamais. Nous pensons cependant que l'effort déployé par ce maître à penser de tant de monde au Cénacle restait insuffisant. On sait que Chiha concevait l'Assemblée, surtout, comme forum permanent des communautés⁷⁶. L'ombre du communautarisme devait se rétrécir au fur et à mesure que l'on avançait dans le sanctuaire de l'Exécutif. Or ce dernier se réservait les moyens de manipuler, à peu près à sa guise, l'Assemblée. L'espoir de calmer indéfiniment ainsi les revendications communautaires revenait donc à prétendre acheter l'allégeance des communautés à vil prix. Plus important pour notre propos est le fait que l'idéologie phénicienne ne pouvait intégrer pleinement la diversité des références historico-religieuses des groupes communautaires. Ces derniers se réclamaient, en effet, d'origines, réelles ou symboliques, situées souvent en dehors du territoire libanais et dont l'influence déléguée à leurs « représentants » contemporains, restait parfois énorme⁷⁷. Loin d'assimiler cette diversité, toujours appelée à se révéler centrifuge en temps de crise, la Phénicie prétendait simplement la transcender. La manœuvre avait peu de chances de réussir : la Montagne qui investissait la côte à vue d'œil ne reconnaissait pas en cette dernière le foyer d'une nouvelle identité. Elle tendait plutôt à y apporter la sienne, multiple. Sa tâche s'avérait d'autant plus facile que la côte était – on devait s'en rendre compte plus tard – beaucoup plus « montagnarde » qu'on ne le pensait. Loin d'avaloir la Montagne que, désormais, elle faisait vivre, la Mer était refoulée par cette dernière. Du moins était-elle confinée dans la sphère économique et dans quelques secteurs bien circonscrits de la culture. Les idéologies montagnardes gardaient le contrôle du reste.

76. Michel Chiha, « L'Exemple suisse », *loc. cit.*

77. Ahmad Beydoun, « Mu'arrikhû... », *loc. cit.*, p. 621.

75. Ahmad Beydoun, « Mu'arrikhû... », *loc. cit.*, p. 620-621.

En fait la Phénicie avait deux plaies : la Montagne et l'islam. Elles se recoupaient mais ne coïncidaient pas. Nous venons d'évoquer les démêlés de nos « Phéniciens » avec la Montagne. Nous avons relevé également qu'à partir du milieu des années trente, l'islam bénéficiait de leur part d'une plus franche reconnaissance. Autant que la Montagne avec son train de confessionnalisme, l'islam était là : il investissait, en particulier, le littoral phénicien. Il charriait, lui aussi, des bouffées d'air chaud, tour à tour grand-syriennes et panarabes tout au long de ces deux décennies pendant lesquelles les « Phéniciens », de plus en plus enclins à se sur-nommer « Méditerranéens », défilèrent – avec bien d'autres, mais en gardant le sentiment d'être bien chez eux – à la tribune du Cénacle. La reconnaissance susmentionnée trouvait précisément cette fois une incarnation physique, pour ainsi dire, en l'invitation d'un grand nombre d'arabophones, de musulmans et aussi de grand-syriens et d'arabistes à tenir chacun son propre discours, dans l'enceinte de ce prestigieux forum du Liban indépendant.

Cependant une incompatibilité foncière devait continuer longtemps à imprégner les rapports entre les Phéniciens et l'islam, libanais ou autre. Ainsi – pour ne donner que cet exemple – Jawad Boulos qui, lui aussi, avait eu sa période grand-syrienne, érigait, plus que tout autre, en système une idée combien déplaisante pour les musulmans et que l'on retrouve déjà chez Lammens et bien sûr chez Chiha. Les conférences de Boulos au Cénacle laissent entendre, en effet, que les treize siècles d'islam n'auraient été qu'une parenthèse plutôt malheureuse dans l'histoire de ce pays puisqu'ils se sont soldés par une réduction chronique de son rôle maritime : réduction qui, en mettant fin à la gloire de la Phénicie, entraînait un déplacement du peuplement et de l'activité économique vers la Montagne et donnait par conséquent au pays la couleur des minorités confessionnelles et de la féodalité⁷⁸. Pareil déplacement constituait, aux yeux de Boulos (bon disciple de Vidal de la Blache que Chiha aussi cite au moins une fois)⁷⁹, un abandon par le territoire de la mission que la Nature même lui avait,

78. *Ibid.*, p. 615-616.

79. Michel Chiha, *Visage et Présence du Liban*, Beyrouth, 1964, p. 145.

avant les temps, confiée. L'Histoire trahissait, pour ainsi dire, la Géographie.

Autant que déplaisante, l'idée en question était fondamentalement fautive : Kamal Salibi n'a eu aucune peine à s'en rendre compte⁸⁰. L'autonomie des villes phéniciennes avait pris fin et le pays tendait à s'araméiser depuis près de mille ans le jour où l'islam est arrivé. Le nom même de Phénicie s'était transformé en simple expression géographique, aux contours assez flous d'ailleurs, au moins depuis la période du Haut-Empire. Seule la projection par le conférencier sur treize siècles d'histoire du rêve d'autonomie libanaise propre à notre siècle pouvait lui permettre de concevoir comme régression ce qui n'était qu'un déplacement vers l'est – survenu après d'autres – de l'axe de la puissance et de la civilisation. Pour le déplorer, à la manière de Boulos, c'est-à-dire en en surdéterminant la signification historico-géographique, il fallait postuler pour le territoire phénicien (devenu passablement périphérique au sein du nouvel Empire) une autonomie qui précisément lui manquait. Car il suffisait de replacer ce territoire dans la nouvelle totalité à laquelle il appartenait désormais pour que son évolution ultérieure se présentât sous un jour bien différent de celui que notre historien projetait sur elle.

En vérité, le discours de Boulos risquait, on peut aisément le deviner, de froisser autant les musulmans que les Montagnards, réels ou idéologiques, c'est-à-dire beaucoup trop de monde. Il prolongeait une période où le déterminisme géographique jouait dans un seul sens tendant à lier le destin « normal » du pays à celui de l'Occident méditerranéen : Occident qui finissait par trouver en la France son expression ultime et presque exclusive. Or ces temps étaient politiquement révolus et les Phéniciens du Cénacle, du moins les plus « politiques » d'entre eux, s'en rendaient progressivement compte. Telle qu'exprimée par Boulos, l'idéologie de l'Histoire marquait un retard sur l'Histoire elle-même.

Ayant déserté, depuis assez longtemps, le genre historique où il s'était parfois essayé, Michel Chiha qui, en grand journaliste,

80. Kamal Salibi, *A House of Many Mansions*, Londres, 1988, chap. 7.

flairait bien l'air du temps, s'exerce vers la fin de sa vie à une ouverture tous azimuts. Le couple Phénicie-Méditerranée que l'on avait forgé au début du siècle pour démarquer la Syrie de l'Arabie puis le Liban de la Syrie en même temps que l'on démêlait toutes ces trois entités de l'Islam ottoman avait bien changé, chemin faisant. Il s'était mué en une libanité bien méditerranéenne mais sans exclusive. En 1953, une année avant sa disparition, Chiha, dans la dernière conférence qu'il a faite au Cénacle⁸¹, nous met en présence d'une véritable merveille de pondération pour ne pas dire d'équilibrisme. Il plaide pour une identité plurielle du Liban : Mer et Montagne, phénicianité et arabité, pluralité des mœurs, pluralité des langues, pluralité des courants d'échanges, apports si divers de l'émigration..., bref toute une constellation d'univers qui semble concourir dans l'harmonie à faire du Liban ce qu'il est. Plus assagi que jamais, le Sage par excellence de la jeune République a un bon mot à l'adresse de tous les partenaires de l'aventure libanaise. Et s'il ne semble pas tout à fait tranquille quant aux visées traditionnelles de la Syrie (qu'il tient à assurer que le Liban ne convoite pas son littoral autrefois phénicien) et s'il n'est toujours pas convaincu de la pertinence des appels à l'unité arabe (Il dit préférer « l'intimité fraternelle » à la fusion des territoires) ce n'est plus guère animosité ni répulsion d'allergique mais désir de voir chaque partie se conformer à sa vérité en agissant selon son intérêt bien compris⁸². Le monde arabe comme la Méditerranée est pluriel. « La civilisation arabe, écrit Chiha, nous revendique et nous la revendiquons », mais « la Méditerranée est notre climat vital, notre lac à nous »⁸³. Le conférencier qui devait lui-même certains aspects de sa formation à un séjour de jeunesse en Angleterre, en arrive même à reconnaître en la civilisation anglo-saxonne « un de nos foyers spirituels et temporels »⁸⁴. On est bien loin, en 1953, du temps des « icebergs » qui, autrefois, menaçaient « la tiède

Méditerranée »⁸⁵... La seule chose que Chiha oublie de faire c'est de méditer sur le comportement possible de tant de bourdons qu'il mettait dans un si petit sac ! Il est vrai qu'il avait écrit depuis longtemps déjà que le destin du Liban était de « vivre dangereusement »⁸⁶.

Nous ne pouvons épuiser dans les limites de ce modeste essai les vicissitudes libanaises de l'idée méditerranéenne. S'agissant d'elle, on ne peut cependant esquiver le nom de René Habachi, grande figure du paysage intellectuel beyrouthin des années cinquante et soixante et conférencier de loin le plus prolixe du Cénacle libanais⁸⁷. Cet Égyptien de souche et de sensibilité, libanisé alors de fraîche date, mais vite engagé à fond dans les problèmes du pays, ne pouvait, de par sa double appartenance et sa formation humaniste, ne pas sortir le débat sur la Méditerranée des ornières du clivage libanais. Nous ne ferons qu'effleurer ici l'apport à ce débat d'une œuvre considérable qui mériterait une analyse à part. Adeptes d'un personnalisme de facture française, Habachi veut l'adapter aux réalités de l'Orient arabe. Il veut aussi préserver l'acquit d'un marxisme ouvert – le marxisme étant à l'époque un partenaire obligé de tous les débats d'idées –, c'est-à-dire la prégnance de la question socio-économique et la nécessité d'en faire un pivot de toute réflexion se voulant philosophique sur la condition de l'homme. Il est attentif d'autre part à la pensée existentialiste – autre philosophie alors à la mode – axée, elle, sur la liberté essentielle de l'individu par laquelle l'homme en tant qu'existant se définirait. Il trouve dans le personnalisme à la fois une synthèse et un dépassement de ces deux doctrines puisqu'il veut embrasser la totalité personnelle de l'homme, autrement dit l'individu saisi dans son autonomie de sujet et simultanément dans le tissu de son existence objective telle qu'elle est assumée par lui. Pareille approche aurait été dépourvue d'originalité – tellement ce type de discours était coutumier à l'époque – si elle n'était étayée

81. Michel Chiha, « Présence du Liban », in *Les Années Cénacle*, p. 243-252.

82. *Ibid.*, p. 246.

83. *Ibid.*, p. 249-250.

84. *Ibid.*, p. 251.

85. Voir plus haut, n. 43.

86. Michel Chiha, « Le Liban Aujourd'hui-1942 », in *Visage et Présence...*, *op. cit.*, p. 19.

87. Sassine, « Hawâmish ... », *loc. cit.*, p. 656.

par un don exceptionnel pour l'analyse. Celle-ci la mettait, en effet, à l'épreuve d'œuvres puissantes et de problèmes d'actualité dont le philosophe entreprenait en maître des lectures critiques. Un autre souci évitait au discours de Habachi de sombrer dans le spiritualisme banal : à savoir l'aspiration à placer sa réflexion à l'intersection de traditions dont il voulait fonder la convergence. Cette intersection n'était autre que la Méditerranée. L'idée-force du projet (déjà présente chez Taha Hussein)⁸⁸, est de retrouver une inspiration commune (à tendance personnaliste) aux écoles majeures des deux traditions de pensée chrétienne et islamique en les interrogeant à la lumière de leur référence commune à la philosophie grecque. Englobant d'un côté Fribourg aussi bien que Grenade, le bassin méditerranéen se trouve élargi, de l'autre côté, jusqu'au pays d'al-Farabi et d'Avicenne pour culminer, en définitive, à Athènes.

Si l'on n'accepte qu'à contrecœur d'escamoter, en le résumant ainsi, un vaste projet philosophique, force est de reconnaître qu'il est encore beaucoup plus difficile de parler convenablement en si peu d'espace, des poètes libanais de la Méditerranée. D'une part, de Charles Corm à Fouad Abi Zeid et de Said Akl à Salah Stétié (pour ne citer que ceux-là), ils sont si différents les uns des autres. Et si nombreux. D'autre part, un examen adéquat de leurs œuvres nous imposerait, sans doute, de déployer des techniques d'analyse que nous ne sommes pas certain de maîtriser. Nous nous abstenons, par conséquent. Qu'il nous suffise de relever que la Méditerranée qui a suscité tant de poésie chez nous se manifeste bien plus rarement dans le roman libanais. C'est qu'elle est – pensons-nous – beaucoup plus active au niveau d'un imaginaire verbal, rêvé (dans la mesure où le rêve est un langage) qu'à celui d'un imaginaire du vécu. Cette remarque augure de notre conclusion.

Les Libanais ne sont que sous certains rapports – que l'on peut tenter de cerner – un peuple de mer. Sous d'autres rapports, non moins décisifs, (peut-être même plus fondamentaux), ils sont un peuple de montagne. On peut mettre à l'actif de la mer la propension au commerce, dans tous les sens de ce mot : le commerce des

88. Taha Husayn, *Mustaqbal al-Thaqāfa fī Misr*, Le Caire, 1938, chap. 2-5. Sur d'autres représentants de la tendance méditerranéenne en Égypte, voir Anīs Sāyigh, *al-Fikra al-'arabiyya fī Misr*, Beyrouth, 1959, p. 213-214.

marchandises, celui des mots et des idées, celui des hommes, etc. On peut ajouter l'émigration quoique historiquement, elle fût liée à l'aridité des montagnes. L'impact de l'émigration sur les mentalités et le modèle de civilisation est resté moindre, d'ailleurs, que celui des institutions d'enseignement étrangères, installées sur place ou fréquentées par les jeunes libanaises dans leurs pays d'origine. On parle également d'une tendance aux conciliabules et aux compromis qui serait dérivée de l'esprit commerçant. Mais, d'une part, il ne faut pas en exagérer la portée, et, de l'autre, elle pourrait être attribuée tout aussi bien à la complexité de la mosaïque clanique et communautaire qui fait de la négociation un impératif de survie. Il faut souligner enfin la concentration progressive, depuis le siècle dernier, dans les villes portuaires, et surtout à Beyrouth, d'une partie grandissante – aujourd'hui largement majoritaire – de la population : phénomène décisif entre tous et dont les effets sur l'évolution socio-politique du pays sont incalculables. On peut se demander légitimement, toutefois, si cette évolution n'a pas été induite, autant que par l'attraction de la Ville, par la persistance, au sein des nouveaux centres urbains, de structures rurales virulentes dont, d'ailleurs, les villes traditionnelles étaient loin d'être exemptes.

En bref, la mer, en tant que telle, imprègne peu notre société. Elle imprègne moins encore notre vie de tous les jours. Nous ne construisons pratiquement plus de bateaux depuis la haute Antiquité. Les « travailleurs de la mer » (pêcheurs, marins, dockers, etc.) n'ont qu'un poids minimal dans notre société. Le peu de poisson que nous consommons, nous l'importons en très grande partie, et, à la différence de ce qu'il est normalement pour un peuple de mer, c'est pour nous une nourriture de luxe : nous en mangeons surtout au restaurant ou les jours de fête. Il n'en va pas différemment de la plage : elle échappe de plus en plus à la portée du plus grand nombre et l'on y va le plus souvent – pollution oblige ! – pour se baigner dans une piscine. Les moins nantis ont, jusqu'à nouvel ordre, droit à la corniche ; des obstacles de plus en plus nombreux se dressent d'ailleurs à vue d'œil entre le fameux trottoir et la Grande Bleue. Se plaçant au-delà de la simple constatation anthropologique, un de nos meilleurs spécialistes de sociolo-

gie urbaine va jusqu'à écrire que notre capitale s'est développée en tournant le dos à la mer⁸⁹.

La Montagne ne va pas beaucoup mieux. La verdure et l'air salubre la désertant de plus en plus, il nous en reste surtout la famille patriarcale et le communautarisme. Loin de moi toutefois l'idée que ces deux structures seraient immuables. Elles ont tenu bon jusque-là mais elles ont beaucoup changé. Le facteur le plus puissant de leur évolution fut précisément leur acclimatation forcée à la Ville et à l'État, c'est-à-dire aux deux puissances les plus modernes et, pour ainsi dire, les plus « maritimes » de notre société.

Doit-on s'étonner, au demeurant, de voir l'idéologie phénicienne, au départ projet méta-communautaire, se muer très vite en un particularisme supplémentaire ? À de trop rares exceptions près⁹⁰, elle est restée un apanage de chrétiens et de francophones. Elle devait cette double caractéristique, sans doute, à ses débuts francophiles. Elle a évolué vers d'autres horizons – nous l'avons vu – lorsque la francophilie exclusive n'était plus payante mais elle est restée chrétienne et francophone. C'est qu'entre-temps, elle s'était réconciliée – moyennant le discours sur la complémentarité historique et fonctionnelle de la Mer et de la Montagne – avec le communautarisme et que de toute manière, le problème n'était pas fondamentalement pour l'autre partie (en gros, les musulmans) un problème de débat académique. Les idéologues musulmans

89. Jâd Tabet, *Al-l-mar wa al-maslaha al-'amma, fi al-turâth wa al-hadâtha : Dhâkirat al-Harb wa Madînat al-Mustaqbal*, Beyrouth, 1996, p. 135-136.

90. S'agissant d'exceptions, les deux poètes qu'on ne peut omettre de citer sont Salah Stétié et Abbas Beydoun, « musulmans » tous les deux mais dont le premier est francophone et le second arabophone. Stétié est « méditerranéen » surtout par acculturation et comme d'office. De par sa double appartenance culturelle, il bénéficie, pour ainsi dire, d'une rente de situation linguistique que justifie l'idéologie, plutôt que le climat effectif de l'œuvre. Beydoun, lui, est l'auteur d'un grand poème « marin » consacré à la ville de Tyr (Sûr, Beyrouth 1985). La mer, démesurée, y déploie une présence dangereuse, corrosive. Elle ossifie et, à la fois, infecte la ville. Tour à tour desséchés par le sel et le soleil ou corrompus par l'eau, les hommes qui font face à la mer comptent des pêcheurs mais non des navigateurs. Ce sont des paysans chassés de la Montagne... On est bien loin de la Méditerranée si familière et somme toute aimable de nos « Phéniciens ».

dérivaient dans le sens opposé : ils ignoraient la mer qui s'étendait pourtant à leurs pieds (puisque, pour la plupart, ils étaient issus de ces fameuses cités phéniciennes) et pour voir loin vers l'Est, rendaient la Montagne transparente. Surtout, la Méditerranée (le mot et la chose) n'était pour eux qu'une route du complot ou, au mieux, un poisson d'avril.

Ainsi que nous l'avons signalé ailleurs⁹¹, la querelle des « Phéniciens » et des « Arabes » semble aujourd'hui s'apaiser. Elle perd de son *momentum* à la faveur d'une certaine évolution de l'idée arabe, elle-même, qui, d'être obligée de composer sur plus d'un front avec d'autres pôles d'identité, est devenue moins exclusive et moins encline au combat. Cette querelle est également desservie par l'évolution interne de la société libanaise désormais plus proche d'un consensus autour du « principe » du Liban, quoique toujours à la recherche d'une formule de gestion susceptible de bénéficier, elle aussi, d'un assentiment assez général. Aussi la réapparition des Phéniciens au centre de Beyrouth, grâce aux fouilles rendues possibles par les destructions de la guerre, a-t-elle été saluée par l'ensemble des Libanais sans distinction de communauté. Tout insalubre que le climat d'après-guerre puisse être jugé à d'autres titres, les Phéniciens n'y sont plus considérés comme un contingent de guerre civile. Ce qui – à moins que cette tendance ne soit contre-carrée par un présent peu conforme aux attentes – ne peut que favoriser progressivement une meilleure perception de la dimension méditerranéenne du pays. Autant sur le plan intérieur que dans l'arène internationale, cette dimension, pour être assumée, suppose reconnu, sinon dûment appliqué, le principe d'une certaine équité. En bref, les Idéologues de tous bords sont des gens pathétiques. N'étaient les effets souvent dévastateurs de leurs discours, ils n'inspireraient à un observateur tant soit peu distant que des sourires attendris. Ils donnent pour vérité définitive ce qui n'est qu'un discours adapté à tels besoins du moment. Ils doivent s'en rendre compte d'ailleurs, fut-ce *a posteriori*, puisqu'ils procèdent sans nullement se départir de leur morgue et comme à contrecœur, à des adaptations partielles aux changements de conjoncture.

91. Ahmad Beydoun, « Mu'arrikhû... », in *Les Années Cénacle*, op. cit., p. 622.

En guise de résumé, nous maintenons que, pendant même qu'il déversait sur la côte le gros de sa population, le Liban moderne s'est vaillamment défendu jusque-là contre l'assomption complète de son identité maritime. C'est néanmoins sans conteste un pays méditerranéen. Il l'est dans la mesure où la Méditerranée n'est pas seulement la Mer. Et puis c'est un petit pays. La Montagne y est trop proche de la Mer pour ne pas succomber à la magie de l'horizon bleu. Quel jeune Libanais séjournant à l'étranger n'a pas raconté un jour pour impressionner une copine qu'au Liban un skieur de montagne se retrouve en fin de pente en train de faire du ski nautique ?

« La chambre a la parure de la mer », écrit Georges Schéhadé⁹², apparemment sans arrière-pensée.

Hiver 1999

92. George Schéhadé, *Œuvre complète*, la Poésie, Beyrouth 1998. p. 7.